

# La critique du sport : un état de plus en plus critique

*Précisions sur les véritables scissions au sein de la critique française du sport*

(Fragmentation — Décomposition — Pourrissement — Fin)

\*\*\*

## **CIRCULAIRE PUBLIQUE DU 22 MARS 2011**

(Modifiée, souvent augmentée et relative à certains événements de la période 2011-2025)

\*\*\*

« Tout ce qui avait solidité et permanence s'en va en fumée<sup>1</sup>. »

« Les avant-gardes n'ont qu'un temps ; et ce qui peut leur arriver de plus heureux, c'est, au plein sens du terme, d'avoir fait leur temps. [...] On n'en a que trop vu, de ces troupes d'élite qui, après avoir accompli quelque vaillant exploit, sont encore là pour défiler avec leurs décorations, et puis se retournent contre la cause qu'elles avaient défendues. Il n'y a rien à craindre de semblable de celles dont l'attaque a été menée jusqu'au terme de la dissolution<sup>2</sup>. »

---

1. Karl MARX, *Manifeste du parti communiste*, Paris, UGE, « 10/18 », 1962, p. 24.

2. Guy DEBORD, *Œuvres cinématographiques complètes*, Paris, Éditions Champ libre, 1978, p. 262-263.

1. — Au regard de la place centrale qu'occupe aujourd'hui le sport dans les sociétés capitalistes avancées, l'époque présente ne ressemble plus vraiment à celle des années 60 ou 70. C'est pourquoi une reprise critique des thèses de la défunte revue *Quel corps ?* (1975-1997) mises en œuvre au cours de ces années déjà lointaines – une époque de *contestation* et une époque de *lutte* – serait nécessaire à notre moment historique actuel d'absence de contestation et de luttes globales contre le système capitaliste. Est-ce encore possible ? Certes, notre époque est nouvelle comme toute époque qui revendique sa différence avec la précédente et qui crée une coupure nette et franche avec celle qui lui est antérieure. On pourrait d'ailleurs s'interroger sur cette époque nouvelle. Depuis quand est-elle « nouvelle » ? Les années 70 ? 80 ? 90 ? depuis l'année 2000 ? le nouveau siècle ? le nouveau millénaire ? Cette interrogation, imprécise sur la date de la mise en œuvre d'une si puissante modification et mieux encore d'une transformation radicale de la structure sociopolitique du sport dans la société globalisée, n'est au final pas fondamentale en tant que point de départ de notre propre analyse. Par contre, c'est bien *l'analyse concrète de la situation concrète du sport* qui est aujourd'hui nécessaire, décisive sinon vitale sans quoi le grand refus de la compétition sportive, de son spectacle sous ses différentes manifestations mondiales (Jeux olympiques, Coupes du monde...) ou nationales, est de fait irréel, invraisemblable voire impossible. Il est donc nécessaire qu'une analyse nouvelle fasse retour sur les récentes évolutions du sport en pleine mutation depuis près de cinquante ans, c'est-à-dire analyser la *structure* de l'institution « sport » au sein du

capitalisme financier, et son *autonomisation* progressive en tant que capital spécifique. Ceci est fondamental pour appréhender la réalité du sport de compétition, *hic et nunc*. Cette analyse est-elle toutefois encore possible ?

2. — La période actuelle a mis en évidence, et parfois exhibé, le profond recul d'une certaine critique devenue impuissante alors qu'elle reste pourtant sûre d'elle-même, de ses thèses, et qu'elle semble en apparence encore dominante. Cette critique, ou plus exactement ses restes, a de fait été atteinte de plein fouet parce qu'elle ne parvenait même plus à apprécier la réalité présente du sport, persuadée par ailleurs de toujours détenir et maintenir, mais sous le régime émollient du ressassement *ad nauseam*, une théorie critique du sport à tout jamais figée dans le marbre extrait des carrières des années 60-70.

C'est d'abord, et pour une grande part, le poids de la réalité du sport qui semble irrésistible, soit la *puissance* de ce dernier tel qu'il s'est développé depuis environ une cinquantaine d'années et qui a entamé puis laminé la critique du sport, sa force intrinsèque, sa sphère d'influence, son originalité, et même et surtout son *unité* qui se maintenait encore vaille que vaille depuis quelques années. C'est donc sur la réalité brute et brutale du sport mondialisé et hyper-centralisé dans de mégastructures supranationales, des institutions mondiales, plus régionales voire nationales puissantes et opaques (CIO, FIFA, UEFA, FFF, etc.) qu'a fini par se briser et éclater la critique en de nombreux morceaux, l'a faite voler en éclats en autant de revues-tesselles issues de la matrice principale, aujourd'hui disparue, en l'occurrence la revue *Quel corps ?*

(1975-1997)<sup>3</sup>. C'est par conséquent, et avant tout, la structure sociopolitique du sport, son économie exponentielle devenue la forme phénoménale par laquelle se manifeste de manière spectaculaire la société capitaliste mondialisée d'aujourd'hui, qui a frappé de plein fouet la critique et l'a faite exploser jusqu'à la réduire à presque-rien. Ceux qui furent au cœur de cette critique ou plus ou moins « proches » n'ont, de leur côté, jamais réussi à bien mesurer cette réalité nouvelle et sont restés prisonniers d'anciens schémas d'analyses désormais vermoulus et de représentations politiques piquées.

Car la théorie critique du sport, comme toute théorie qui se veut critique, se devait afin de se maintenir en tant que critique, être constamment révisée en fonction de la réalité mouvante, changeante et en transformation permanente vis-à-vis de laquelle elle dépend, qu'elle analyse et combat. Sinon elle se refroidit bien vite. Ce qui s'est produit avec la critique du sport. Il va aussi et d'abord de soi que *sans théorie critique du sport, pas de mouvement critique du sport*. Et ceci peut expliquer cela, en tant qu'une des raisons de la déliquescence progressive d'une critique devenue incapable d'impulser la moindre organisation de la contestation des grandes compétitions (par exemple au moment de la désignation de Paris comme ville-hôte pour les JO de 2024). Avec les JO de Paris 2024, on a de fait assisté au dernier soubresaut, l'ultime spasme de cette critique qui aura écrit son épitaphe. La quasi disparition d'une critique théorique *liée* à une pratique militante est désormais avérée. Une critique est, faut-il le rappeler, visible non pas par le nombre de ses adhérents qui n'a jamais été élevé, ni par la quantité de papier produite mais par

sa capacité de prise sur le réel et par sa capacité matérielle et intellectuelle à résister à la réalité irrésistible du sport et ce sous des formes d'expression appropriées, en particulier par le truchement d'un support de contestation original qui cristallise, à un moment donné, propice et opportun, la rigueur et l'autorité de la critique. La critique du sport, façon canal historique, est aujourd'hui usée, éclatée, emportée pour ce qu'il en reste vers les rives de la forme sectusculaire. La critique s'est en effet divisée et ne cesse de se diviser par scissiparité. Parfois, bien rarement, elle cherche à se recomposer et toujours pour se re-diviser et finir par se décomposer. La critique du sport – dispersée, éclatée, en opposition avec elle-même – ne peut ainsi que peu de chose face au monstre que constitue l'institution sportive dans sa réalité mondiale, entre autres, olympique et footballistique. L'unité de la critique du sport, fondée et fondatrice de la revue *Quel corps ?*, s'est rompue, brisée, puis fragmentée dès lors que cette revue a disparu mais sans doute même avant sa disparition auto-proclamée par son directeur de publication, J.-M. Brohm, et ce dès le milieu des années 80. Lors de son tournant universitaire, elle s'est coupée d'une large assise de sympathie militante (les professeurs d'EPS). Il faut toutefois reconnaître que cette « assise » socio-professionnelle disparaissait à peu près dans le même mouvement d'un recul de la critique.

3. — Ce support, unique, singulier, insolite fut, pendant quelques courtes années (1975-1980), la revue *Quel corps ?*. Parler ainsi de support renvoie d'emblée à un contenu avec lequel cette revue forme un tout

---

3. Je dispose d'un tableau qui regroupe les noms des participants à cette revue. Ont été retenus les noms des membres du Comité de rédaction de *Quel corps ?* et les auteurs d'articles auxquels cette revue

a fait appel ou a accueilli les textes. Il peut être demandé par courriel.

indissociable, ou plutôt une *totalité concrète*. L'expression, la cristallisation ou la projection matérielle d'un contenu critique fut en effet, à ce moment-là, une *revue*. Tout comme cette revue fut le support privilégié d'un contenu critique en cours d'élaboration. Or qu'en est-il aujourd'hui ? La question se pose désormais en des termes nouveaux : la réalité actuelle du sport est-elle encore comparable à celle des années 70-80 ? ou bien s'est-elle transformée, a-t-elle été chamboulée, entre autres, par la rapide et puissante mondialisation de ces dernières années dopée par l'informatisation généralisée de nos sociétés ?

Pour aller droit au but, ma conviction, qui est un *savoir* plutôt qu'une simple opinion, est que si l'espace et le temps de notre modernité actuelle sont indissolublement unis au sport, ils le sont maintenant de façon dépendante par le biais de plusieurs phénomènes articulés entre eux :

a) L'*expansion* irrésistible du sport sous la dominante actuelle du football, lui-même tendant à envelopper la planète et s'inscrivant dans chaque foyer sinon s'incrétant dans chaque individu par la médiatisation télévisuelle et la présence généralisée d'écrans de réception (smartphone, ordinateur, téléphone, portable, etc.) qui retransmettent jour et nuit les compétitions sportives ;

b) L'*intégration* de tous les mauvais côtés, de toutes les dérives, de tous les excès, abus, etc. constatés dans le sport (dopage, violence, racisme, argent, etc.). Ceux-ci sont devenus, de fait, la *matrice* même du spectacle sportif et le ciment de ce spectacle voire le spectacle en tant que tel. *Le sport n'est d'ailleurs rien d'autre que ses mauvais côtés, ses dérives, ses excès*. Il « progresse » en quelque sorte par eux. Ce qui signifie que, outre l'argent, ce sont la violence, le dopage et le racisme qui sont devenus les éléments centraux, structuraux et consubstantiels au sport-spectacle, et mieux encore

qu'essentiels plus exactement *constitutifs* de celui-ci. Argent, violence, dopage, racisme ne sont d'ailleurs plus des phénomènes marginaux et pas plus périphériques ou extérieurs au sport comme ils l'étaient encore considérés dans les années 60-70. Le nouveau « quadratique » argent-violence-dopage-racisme est désormais le *milieu* du sport de compétition et comme sa *matrice commune*, finalement ce sur quoi le sport peut aujourd'hui se développer et en quelque sorte proliférer sans obstacle majeur, littéralement exister en tant que tel. Pour prendre un exemple parmi tant d'autres, sans le dopage généralisé dans le cyclisme, c'est-à-dire de tout le peloton, ce sport n'existerait plus et son « spectacle grandiose dans des paysages magnifiques » aurait disparu depuis belle lurette.

Pour en revenir à notre affaire « critique », ce fut l'une des conséquences d'une critique sans autocritique et d'une critique sans critique de ses fondements critiques que de laisser sur le bas-côté des militants pourtant chevronnés à l'instar de celui qui sut mettre le feu aux poudres, au milieu des années 60, et ce en plein cœur de l'institution sportive, en l'occurrence Jean-Marie Brohm. Ce dernier exerçait alors la profession de Professeur d'éducation physique et sportive (au Lycée Condorcet depuis 1963) lorsqu'il mit au jour, pour la première fois, la structure capitaliste de l'institution sportive. Un coup de tonnerre dans un ciel pas vraiment serein, « mai-68 » approchait... Au-delà de la trajectoire personnelle d'un protagoniste essentiel et des analyses qu'il a portées, incarnées et maintenues, il faut cependant constater qu'après soixante ans d'existence, ces analyses répétées, voire ressassées, ne rendent plus compte du sport tel qu'il s'est transformé en profondeur et surtout tel qu'il a transformé l'espace et le temps dans lesquels il s'est déployé de façon imposante, souveraine et presque impérieuse. Phéno-

mène sinon marginal du moins d'une importance encore relative, il y a une cinquantaine d'années, le sport est en effet devenu en un demi-siècle le principal phénomène de masse d'*adhésion active* et de *mobilisation sociale totale*, soit la plus puissante manifestation sociopolitique et idéologique d'imprégnation sociale qui ait jamais existé sur l'ensemble de la planète et qui ne cesse de monter en puissance grâce à la multiplication des compétitions et à leur médiatisation planétaire qui s'insistent dans les moindres recoins et fibres de nos sociétés. Le sport n'est pas un phénomène de société parmi d'autres, plus ou moins détaché ou même très éloigné d'un contexte général ; il est la *relation* entre tous les phénomènes les plus détestables de la société, parmi lesquels la violence (pas vraiment maîtrisée), le racisme (exhibé et « combattu »), le dopage (parfaitement maîtrisé), l'argent (qui coule-à-flots) auquel il est *consubstantiellement* rattaché. Le sport n'est plus seulement ce phénomène mondial placé sous les projecteurs des médias, circonscrit et rendu visible par eux. Il est bien mieux que cela, si l'on peut dire. *Il est un média à part entière*. Or, ce changement radical d'échelle du sport, sinon de sa *nature*, la nouvelle dimension sociopolitique qu'il a prise, finalement la totalité de l'espace-temps dans lequel il ne fait pas qu'évoluer en fonction de telle ou telle compétition mais dont il est l'élément moteur, a bouleversé jusqu'à la structure de son spectacle avec son pouvoir d'influence sur toute la planète, d'endoctrinement, *toujours l'air de rien*. Bref, ce *changement structurel* n'est pas analysé dans toute sa profondeur sociopolitique. Cette faiblesse théorique actuelle ou ce défaut d'analyse théorique, cette défaillance sinon cette défaite vis-à-vis de l'analyse pourtant ouverte par la critique du sport d'antan, ont

été les ultimes éléments qui ont porté un coup fatal à cette même critique qui se croyait bien trop tranquille et sereine, en tout cas bien trop persuadée de son bon droit critique, soi-disant historique, convaincue qu'elle était d'avoir une bonne fois pour toutes et à tout jamais fourbi les armes de la critique du sport, d'en avoir produit la « Théorie critique » définitive. Les thèses et les analyses issues des années 60-80, sans être dépassées ou obsolètes, sont désormais figées, pétrifiées, en grande partie sclérosées, et surtout incapables de produire leur propre critique, celle des armes théoriques dont elles se sont tant servies et désormais inaptées à en produire de nouvelles. Les canons sont encore là, prêts à tout, mais ils sont rouillés et ne tirent plus rien. Les « missiles théoriques » dont on nous avait tant vanté la puissance de destruction sont peut-être encore en place, mais dans des canons bien corrodés par le temps ; la théorie est encore là mais froide, sinon gelée. Dès lors, on constatera que dans le même temps – caractère objectif –, la puissance du sport en tant que vecteur de propagation sociopolitique, idéologique, etc. de nos sociétés et, – caractère subjectif – l'incapacité devenue structurelle d'analyse de la part de ses adversaires *a priori* les plus résolus, ont tous les deux, ensemble et dans le même mouvement, fini par défier, bousculer et enfin désagréger la critique elle-même. Le territoire habituel d'expression de la critique avec ses airs radicaux et trop souvent satisfaits d'elle-même, voire avec une certaine arrogance, s'est finalement réduit à un lopin de terre privatisé et limité à quelques groupes isolés, autosuffisants, vivant en autarcie et se satisfaisant de cet isolement quand ils n'ont pas tout simplement disparu au bout du processus de leur propre décomposition<sup>4</sup>.

---

4. Le cas le plus étonnant et surtout le plus consternant est celui de la rapide dégénérescence militante, du déclin conceptuel et de l'état devenu « sectusculaire » de la revue *Quel Sport ?*. Réduite à l'extrême

confidentialité de la quasi seule diffusion de son service de presse, une revue sans abonnés, sans lecteurs, sans diffuseurs, sans lieux d'accueil en librairies (les exemplaires sont en dépôt... et les

4. — La mise en retrait, sinon la retraite effective, pratique et théorique, de la critique du sport, – cette critique s’exprimant sous la forme de revues papier (parfois appuyées par un site d’informations) –, le décrochement de sa *praxis* originelle, sont tout d’abord dus au poids écrasant et en apparence incontournable du sport de compétition et ce sous la forme : a) D’une *mas-sification* sportive interclassiste liée à la globalisation-mondialisation des sociétés qui se redouble dans le spectacle télévisuel permanent et désormais dans le tourisme de masse ; b) De l’*intégration* du sport dans la vie quotidienne et surtout *en tant que* vie quotidienne ; c) De la *fureur émotionnelle* de contamination des supporters se métamorphosant en *aficionados* puis en hooligans des stades qui se prolonge jusqu’au téléspectateur ; enfin : d) De l’*acceptation* sinon du souhait par les masses sportivisées de faire sauter nombre de tabous et en particulier celui du dopage perçu comme inévitable et désormais revendiqué comme nécessaire à la bonne qualité du spectacle du sport.

5. — On peut pointer quelques dates importantes qui ont jalonné le recul théorique de la critique du sport voire son asthénie actuelle malgré quelques tentatives d’un

---

mêmes exemplaires retournent à leur expéditeur ar-déchois), sans aucun relais dans les institutions universitaires *ad hoc* (par exemple les « Staps »). Autrement dit, une revue fantôme, recroquevillée, rabougrie et même ratatinée sur un pseudo-Comité de rédaction et un pseudo-Comité Scientifique International (un américain) constitués de membres fantoches sinon fantômes dissimulés derrière de très nombreux pseudonymes, le tout chapeauté par une direction bicéphale prise dans le vertige d’une forme de *delirium tremens* (agitation brownienne, fièvre paranoïaque...) qui exclut à tour de bras ou se « sépare », tout en les diffamant, de ceux qui ne conviennent pas ou ne conviennent plus. La façon d’agir de cette revue ressortit non pas aux anciens rituels situationnistes qui nous avaient tant réjouis mais plutôt à un *revival* stalinien parfaitement assimilé et pour le coup beaucoup plus inquiétant. À titre

deuxième souffle. En premier lieu, ce fut la victoire de l’équipe de France de football lors du Mondial de 1998 ; puis sa victoire à l’Euro 2004 ; et dans une moindre mesure sa participation à la finale, perdue, du Mondial de 2006 face à l’équipe italienne, au cours de laquelle Zidane envoya un coup de boule qui fut absous par le Président de la République de l’époque, Jacques Chirac. Toutes ces dates, jusqu’à la curieuse victoire au mondial russe de 2018, une « parenthèse enchantée », un « moment de grâce » et enfin la « magie » des médailles en or des JO de Paris 2024, ont jalonné une série d’étapes décisives dans le puissant reflux sinon dans la quasi disparition de la critique du sport en particulier chez les universitaires et les intellectuels pour ne rien dire de la jeunesse lycéenne et étudiante, et encore moins des différents reliquats du syndicalisme révolutionnaire pour qui cette critique ne fait plus du tout partie de ses interrogations critiques depuis de très nombreuses années. Souvenons-nous qu’au moment de la Coupe du monde de football au Brésil de 2014, les députés français, toutes tendances confondues, avaient revêtu le maillot de l’équipe de France dans une bonne humeur générale, la plupart arborant le fameux maillot n° 10 celui de Michel Platini et de Zidane, mais aussi de Pelé,

d’exemple, voire de symptôme, on peut pointer l’ouvrage corpulent signé QUEL SPORT ?, entièrement rédigé par F. Ollier, avec son style lisse et propre si caractéristique, et dont le titre *L’Idéologie sportive* (éditions l’Échappée, 2014) indique déjà qu’il ne fait que ressasser, ruminer voire radoter les anciens thèmes de la critique du sport. Dans cet ouvrage, marquant un tournant stalinien, tous les noms des protagonistes associés à l’histoire de la critique du sport ont été effacés des références bibliographiques et ne sont jamais cités dans le corps du texte ni dans les notes de bas de page, et pas davantage dans la bibliographie (à l’exception du « suceur de roue », *dixit* Jean-Marie Brohm, en l’occurrence Patrick Vassort...). Effacer l’histoire, et même sa propre histoire, voilà un beau projet...

Maradona, Messi... On a même failli assister au déplacement du défilé du 14-juillet pour cause de célébration d'une possible victoire de l'équipe de France. Bref, sous les coups de boutoir des succès du football, qui ne sont pas que les victoires de l'équipe de France mais qui sont surtout celles de l'organisation planétaire du football, bref ce même football a été, pendant plus de dix ans, présenté comme un véritable modèle social, politique, idéologique pour nos sociétés. Il a été élevé à la hauteur de la nouvelle voie républicaine, l'acmé de la voie « citoyenne » jusqu'à la nouvelle victoire, bien étrange, de 2018 à la Coupe du monde russe, une victoire à peine célébrée. Souvenons-nous, plus lointainement, en 1998, du « Zidane président ! » hurlé par une marée humaine se déversant sur les Champs-Élysées à Paris dans un immense et profond égarement collectif. Puis, à la suite de cette procession de masse, ce fut la mise en œuvre du grand délire multiculturel, sous le label quasi étatique « black-blanc-beur », qui a contaminé les esprits *a priori* les plus éclairés pendant au moins presque quatre années jusqu'à très précisément ce 21 avril 2002 avec la présence de Jean-Marie Le Pen au 2<sup>e</sup> tour des élections présidentielles. Tous les propos sur les vertus du football – solidarité, éducation, amitié, bonheur d'être ensemble, lien positif entre les individus, moyen de les unir, de les pacifier, tout comme le « vivre-ensemble », le recul du racisme, – volaient en éclats sous le coup

de massue des résultats du vote FN. Depuis ce jour, le vote FN devenue RN en 2018 s'est amplifié aux élections de 2014, faisant passer, certes dans le cadre d'une abstention assez massive, le FN en première position. Les élections présidentielles de 2017 ont confirmé l'implantation du FN qui a atteint, quoi qu'on en ait dit, un score important au 2<sup>e</sup> tour (en augmentation sensible par rapport au premier tour). Puis celles de 2022 ouvraient la possibilité d'une présidence Le Pen (Marine). La dissolution de l'Assemblée nationale en 2024 a encore fait monter d'un cran le vote Rassemblement national, à deux doigts d'obliger le président Macron à nommer Jordan Bardella comme Premier ministre. Encore une fois, toutes les victoires des équipes de France masculine et féminine (football, rugby, volley-ball, handball...) depuis tant d'années – si joyeuses, si réconfortantes, si multiculturelles, si citoyennes – n'auront rien pu face à la montée de cette nouvelle droite et désormais à son implantation nationale. Sans parler du chômage massif (environ sept millions de personnes) devenu structurel et de la précarité généralisée. Du fait d'un consensus, non pas mou mais carrément enthousiaste, sinon d'une adhésion générale auquel le sport se prête dans les sphères politiques, universitaires, scolaires et intellectuels, la critique du sport qui, de son côté, était alors incapable de renouveler sa *praxis*, aurait pu à ce moment-là, précisément en 1998, disparaître sans coup férir<sup>5</sup>.

---

5. À mon initiative, un ouvrage écrit en commun avec J.-M. Brohm avait, comme on dit dans le sport, « sauvé l'honneur » au moment crépusculaire de la Coupe du monde de football en France de 1998. Son titre : *Le Football, une peste émotionnelle*, Paris, Les Éditions de la Passion, 1998, (2<sup>e</sup> édition, 2002). Cet opuscule fut l'objet d'une réédition modifiée et augmentée chez Gallimard, « Folio », 2006, 2011, qui a connu un certain succès. Et il a été traduit en espagnol aux éditions Antonio Machado (juin 2018). Quelques « critiques » tardifs voulant répéter de manière par trop mimétique l'appel au boycott de la Coupe du monde de football en Argentine de 1978,

en lançant un appel au boycott de la Coupe du monde de football de 1998, auront raté leur objectif. Et cela prit même, pour le coup, la forme d'une farce. Comment en effet appeler au boycott de la Coupe du monde de football, c'est-à-dire s'organiser très concrètement pour que l'équipe de France ne participe pas à la compétition, lorsque c'est la France – en l'occurrence l'État lui-même, ses différents ministères – qui organise cette compétition pour laquelle l'équipe de France était d'emblée participante ? Que pouvait-on bien boycotter ? Et qui pouvait boycotter quoi ?

Faut-il préciser qu'au football, actuellement le sport dominant, le plus populaire sur une partie de la planète (hormis, les USA, la Chine, l'Inde...) sont venus s'en adjoindre d'autres comme le rugby, l'athlétisme, la natation, le hand-ball, parfois le tennis, soit des sports subalternes qui ont toutefois globalement renforcé la force d'attraction générale du sport de compétition auprès de masses de plus en plus désireuses de victoires et avides de se projeter dans de puissantes hallucinations collectives.

6. — Il est bien sûr facile de constater l'éclipse de la fraîcheur originelle de la critique du sport presque soixante ans après les événements de mai-juin 68 qui en avaient marqué une étape historique avec la publication d'un numéro de la revue *Partisans*<sup>6</sup>. La vraie question est de savoir si ce qui avait été analysé, en ces années lointaines, a encore cours aujourd'hui, comme par exemple la mise en évidence – pourtant à l'époque si difficile à prouver et à soutenir en tant qu'un des principaux arguments – du lien étroit entre le sport et la politique. Nié en tant que tel dans les années 60 et 70, le lien consubstantiel entre le sport et la politique a été non seulement accepté mais il est désormais revendiqué en tant que tel par une fraction de la bourgeoisie plutôt éclairée malgré la déclaration d'E. Macron (« Il ne faut pas politiser le sport »). N'aurait-on pas même assisté à une nouvelle union entre le sport et la politique, sinon au point de leur fusion organique : nombre d'anciens sportifs deviennent des éminences grises

---

6. PARTISANS, « Sport, culture et répression », Paris, François Maspero, juillet-août 1968. Jean-Marie Brohm utilisera dans ce numéro un grand nombre de pseudonymes ; il en fut, de fait, le principal rédacteur.

7. Le 28 mai 2010, Nicolas Sarkozy, plaidant en faveur de la candidature française à l'organisation du Championnat d'Europe 2016 devant le comité de sélection de l'UEFA (Union of European Football Associations), déclarait : « Nous, nous pensons en France

ou encore des édiles politiques, nombre de politiques ne jurent que par le sport ou ne conçoivent la politique que comme un sport<sup>7</sup>. Le jeu politique traditionnel lui-même, les projets politiques, les thèmes politiques dominants sont investis par le sport au sens où celui-ci est devenu le mode de production et de reproduction social dominant. Autrement dit, le sport n'est pas seulement « politisé » et il n'est déjà même plus seulement une politique (d'État) avec son ministère *ad hoc*. Dans nos sociétés capitalistes, et pour le dire un peu plus radicalement, *le sport est la forme que prend aujourd'hui la politique*. On peut même avancer que le sport au sens d'une expression organique de la société, à travers sa genèse, son développement et sa dynamique intrinsèque, ressemble à un gigantesque « parti », un parti de masse ou une masse-parti, une « internationale » avec ses sections, ses leaders, ses équipes, ses adhérents, ses sympathisants, ses *aficionados*, ses traitres aussi... Un parti qui a pulvérisé tous les autres partis traditionnels déjà en crise. Le sport de compétition possède sa direction mondiale avec, entre autres, des organisations comme la FIFA, le CIO (Sepp Blatter a été le Président de la première et membre de la seconde, tout comme Gianni Infantino actuel président de la FIFA) ou encore la FIA, dotées d'une grande puissance financière sous la forme de budgets d'un volume quasi étatique et d'une gigantesque bureaucratie (avocats, hommes d'affaires, administratifs...) et des relais dans tous les états du monde, y compris des états non reconnus par l'ONU. Bref,

que le sport c'est une réponse à la crise. C'est justement parce qu'il y a une crise, qu'il y a des problèmes, qu'il faut mobiliser tout un pays vers l'organisation de grands événements. Et qu'est-ce qu'il y a de plus fort que le sport et, à l'intérieur du sport, qu'est-ce qu'il y a de plus fort que le football ? » Qu'y a-t-il de plus fort, en effet, que le football pour N. Sarkozy ?

une véritable *classe sportive capitaliste* a surgi à la fin XIX<sup>e</sup> siècle et s'est cristallisée en tant que direction autonome d'une branche spécifique du capital.

7. — L'autodissolution de la revue *Quel corps ?* en 1997, mise en œuvre par son seul rescapé ou unique survivant, en l'occurrence Jean-Marie Brohm<sup>8</sup>, fut un moment de vérité. Elle a non seulement marqué l'arrêt définitif d'une revue, entérinant le fait que cette revue n'avait plus grand chose à dire et à faire ; elle a aussi et surtout mis en œuvre et accéléré la *dispersion* des pro-critiques du sport qui en avaient été les collaborateurs à divers degrés, à divers niveaux et à divers moments, soit en son centre, soit à sa périphérie, soit dans sa continuité, soit encore coupés de tout lien avec ce centre. Cette autodissolution s'est cristallisée – et on peut l'apprécier comme un paradoxe – dans l'émergence et parfois la stabilisation éditoriale de plusieurs revues qui, chacune à leur manière, ont tenté de prolonger leur modèle d'origine. Épigones, sophistes, pharisiens ou frères aigrefins, bref tout un petit monde, chacun à l'abri dans sa niche – mais plus critique que moi tu meurs ! – afin de produire un bel effort éditorial, a su pour quelques-uns se développer avec un certain

---

8. À la demande de J.-M. Brohm, qui ne pouvait légalement le faire lui-même, c'est moi, en tant qu'éphémère « Secrétaire de rédaction », qui ai mis fin à l'existence administrative de *Quel corps ?* en fermant son CCP, le 24 mai 2006...

9. J'en ai été l'un des cofondateurs en 1974. Un premier départ de quelques membres du comité de rédaction fut effectif après la parution du numéro 3 de la revue. Puis, début 1977, le départ d'autres membres me laissa, de fait, seul avec J.-M. Brohm. J'ai quitté pour ma part la revue *Quel corps ?* en 1980 considérant, au seizième numéro (treizième livraison), qu'elle avait fait son temps au plein sens du terme. Elle avait dit l'essentiel de ce qu'elle *pouvait* dire. À ce moment-là, j'analysais de manière différente l'Olympisme que J.-M. Brohm. Lui, percevait l'Olympisme entrer dans une phase terminale de

savoir-faire, de façon plus ou moins opportuniste, puis croître de manière concurrentielle sur le terreau de la crise, non pas du sport mais de la critique du sport, tout en accélérant cette crise.

La disparition effective de la critique du sport de compétition, dont le seul moment militant et conceptuel fut la revue *Quel corps ?*<sup>9</sup> (1975-1997) et son développement durant quelques années (jusqu'en 1980), a en effet entraîné l'émergence d'une quantité non négligeable de revues voulant toutes se situer dans son sillage avec leurs propres thèmes de recherche et de prédilection et pour chacune leurs valeurs ajoutées. Telles des radicales venues pousser sur le tronc commun de la « Théorie critique du sport », la plupart de ces revues veulent ou voulaient tout en se tenant à bonne distance – les jeunes fols croissent vite malgré leur extrême fragilité – revenir à ce qui leur faisait à toutes objectivement défaut : *une théorie critique*, préalable à toute *praxis*.

8. — Les revues dont nous allons analyser le fonds de commerce antisportif avaient toutes lancé leur entreprise critique avec la parution d'un premier numéro dédié au sport : « Nationalisme sportif » (*Quasimodo*), « La tentation du bonheur

crise voire dans son agonie. L'illustration de la couverture du numéro 16 de la revue *Quel Corps ?* (1980) par la reproduction d'un tableau du peintre Jean-Baptiste Greuze pour souligner le titre du numéro « L'agonie olympique » ne correspondait pas du tout à mes propres analyses. On attend toujours et encore l'agonie de l'Olympisme... qui ne sait jamais aussi bien porté et a enfourché avec célérité la nouvelle donne de la numérisation des sociétés par le biais du *e-sport* et bientôt de l'Intelligence artificielle (IA).

Par la suite, *Quel corps ?* prit, au mitan des années 80, un brusque tournant universitaire se délestant rapidement de son origine militante, perdant pour le coup beaucoup de la qualité de ses arguments politiques, et surtout abandonnant l'insolence originelle qui avait constitué sa « marque de fabrique ».

sportif » (*X-Alta*), « Jeux olympiques... » (*Illusio*). De son côté, la revue *Mortibus*, par l'intermédiaire de son directeur de publication (F. Ollier), produisait un texte sur « Le sport : atopies et idéologies ». Cette dernière tentait surtout dans ce texte d'approfondir la signification politique du dernier numéro de *Quel corps ?* celui de son autodissolution de 1997, dont elle visait à assurer une sorte de continuité. Là s'arrêtèrent cependant assez vite les différentes entreprises d'une reprise critique des thèses sur le sport. Les numéros de ces différentes revues qui suivirent ces premiers numéros lancèrent finalement d'autres pistes d'analyses, de plus en plus éloignées de la critique du sport qui, elle-même, s'effaçait au fur et à mesure de la parution des numéros de ces revues jusqu'à en disparaître de façon définitive. Nombre de ces revues finirent par disparaître.

9. — **QUASIMODO** (1996-2005, 9 numéros, 6 livraisons). La revue *Quasimodo*, la première dans l'ordre chronologique à avoir paru et ce, avant même l'autodissolution de *Quel corps ?* (1997), avait orienté dès son premier numéro ses axes de recherche, entre autres sur le sport, par l'« analyse approfondie du spectacle sportif (notamment) de son pouvoir de séduction, de ses fascinations, de ses "beautés" [...] » (p. 3). *Quasimodo* avait de son côté vite pris la mesure de l'intégration de nombre de concepts de la théorie critique dans la *doxa*. « Aujourd'hui ce sont, par exemple, les notions-clés de sport opium du peuple, d'aliénation sportive, qui sont en instance de devenir des lieux communs du discours pro-sportif ou pseudo-critique. Ces "missiles théoriques" (Marx) qui effarouchaient il y a peu les spécialistes ès bondieuseries sportives et faisaient sortir les crocs aux zélés gardiens du consensus sportif, sont banalisées par les chroniqueurs sportifs » (p. 5). Pointant la faiblesse de certaines postures, en

particulier celles prises à la fin de son parcours par *Quel corps ?* et par son directeur de publication, *Quasimodo* notait ainsi que « la critique à tout crin, la dénonciation perpétuelle, érigée en impératif méthodologique, est porteuse de la dangereuse illusion de se croire tout-puissant, d'appartenir à un groupuscule éclairé, s'autoproclamant à bon compte avant-gardiste (geignant d'être incompris ou ostracisé, alors que c'est la définition même d'une critique radicale que d'être rejetée, interdite de séjour) » (p. 6).

*Quasimodo* poursuivra encore un peu son chemin critique mais elle abandonnera par la suite toute réflexion sur le sport pour disparaître du champ de la critique et achever sa course. Une première critique sévère de la posture critique traditionnelle, c'est-à-dire celle de *la réification achevée* de la critique, avait été avancée au cœur même de la critique. Le caractère dépassé voire fin-de-course de la critique de *Quel corps ?*, son caractère sectaire avait été perçu avec une certaine justesse comme disparaissant dès lors que la critique devenait de plus en plus l'instrument de sa propre et seule *exhibition*.

10. — **X-ALTA** (1999-2006, 9 numéros, 8 livraisons). La revue *X-Alta* avait fait sienne, depuis sa création, l'utilisation de forts concepts philosophiques empruntés pour la plupart à l'École de Francfort, parfois aux Situationnistes *via* quelques professeurs de philosophie américains ou plutôt américaine, ou si l'on préfère encore, relatifs à des produits d'import-export de série B reproduits indéfiniment. Il est vrai aussi que « rien n'est plus sot, plus sec, plus émasculé, plus châtré, constatait déjà George Steiner, que ce qui s'écrit aujourd'hui dans l'université américaine sur l'école de Francfort, l'œuvre de gens qui n'ont jamais entendu une foule dans la rue, qui n'ont jamais humé l'odeur d'une prison, qui n'ont

jamais su ce qu'est un camp de concentration, qui ne savent rien du fait que ces hommes ont *vécu* leurs abstractions dans leurs os, dans leur chair et dans leur sang, dans leurs tripes, qu'ils ont vécu leur siècle comme jamais nos mandarins fats ne le feront. Ces discussions américaines sur les nuances du sens dans la sociologie du deuxième Adorno sont horripilantes. Adorno eût été partagé entre le sarcasme, l'étonnement et l'abattement<sup>10</sup>. »

Pour *X-Alta*, il s'agissait avant tout de récupérer et surtout de fixer les concepts « empruntés » à *Quel corps ?* pour tenter de dépasser la théorie critique originelle du sport. Son idéal, en quelque sorte, depuis sa création, avait été de soigneusement « gratter » la Théorie critique du sport pour tenter d'en détacher et recueillir quelques miettes conceptuelles. Cette « critique » du sport s'est révélée au fur et à mesure des numéros qui paraissaient tout à fait improbable. On a même plutôt assisté, avec cette revue, à un abandon progressif de la Théorie critique du sport pour une tentative de course de fond échevelée dans le seul couloir d'un « théoricisme » mal dégrossi et d'ailleurs fortement teinté d'althussérisme (théorie d'Althusser). Le fonds de commerce d'*X-Alta* fut toujours d'espérer atteindre et récupérer le noyau fondateur de la critique en tant que cela rendrait possible la fondation d'un nouveau noyau : *X-Alta* elle-même.

Dans le numéro 8 de la revue *X-Alta* (novembre 2004) F. Ollier s'exprime ainsi dans un article intitulé : « **Vers un Fascistan ? L'ordre légal et idéologique du Grand Israël** ». (J'ai, dans la suite de l'article,

**graisé** la police de caractères des citations de F. Ollier.) Rien que le titre de cet article annonce la violence et la bêtise du propos de l'auteur. Avec la phraséologie de circonstance – une variante de la rhétorique ultra-gauche mâtinée d'alter-mondialisme et truffée de références théoriques abstraitement détachées des écrits de l'École de Francfort –, l'auteur, F. Ollier osait, avec l'aplomb des ignorants et fiers de l'être, comparer l'incomparable : l'Allemagne nazie et Israël. Ce texte est en outre accompagné d'une remarquable illustration « géopolitique » (cf. ici reproduite page 13) signée par Fabien Ollier et Thierry Riffis, intitulée *La Menace*. Une « menace » qu'est censé représenter l'État d'Israël. Le lecteur saura apprécier le trait délicat des deux « auteurs » dans une représentation toute personnelle – avec ses limites, ses surfaces et ses territoires – de l'État pourtant souverain qu'est Israël... Où est, ici, Israël ? Et quelle est donc cette « Menace » ? Après la razzia terroriste du 7-octobre 2023 menée par le Hamas islamiste et de nombreux civils Gazaouis assoiffés de sang juif, les écrits de F. Ollier n'en sont que plus monstrueux.

Pour sa démonstration, l'article de F. Ollier s'appuie sur des auteurs, tels Max Horkheimer et Frantz Neumann – oubliant de citer Theodor W. Adorno et Herbert Marcuse – pour qui l'existence d'Israël, à l'inverse de ce que prétend F. Ollier, est indiscutable et non négociable<sup>11</sup>. « **En relisant le *Béhémoth* de Franz Neumann, précise F. Ollier, on ne peut passer à côté de ce même facteur idéologique qui déterminait la structure du *grossdeutsche Reich* »... Le**

opprimés pendant des siècles, que six millions de Juifs furent exterminés il y a peu de temps encore. Si finalement un espace est créé où ces gens n'auront plus à craindre ni persécution ni oppression, alors je me dois de partager cet objectif » (*Nachgelassene Schriften, Band 4: Die Studentenbewegung und ihre Folgen*, Zu Klampen, 2004, p. 142).

10. George STEINER, *Les Logocrates*, Paris, UGE, « 10/18 », 2005, p. 172-173.

11. Cf. *le Monde diplomatique* (mars 2004) : <https://www.monde-diplomatique.fr/2004/03/MARCUSE/11079>. Article de H. Marcuse sur le droit à l'existence d'Israël (1972). Herbert Marcuse écrit également ceci : « Je ne peux oublier que les Juifs ont fait partie des persécutés et

nouveau Reich israélien sans doute... Exercice de style typique de ces pseudo-théoriciens adeptes des analogies perverses et de la fausse symétrie. L'État d'Israël est qualifié par F. Ollier tout au long de l'article et à de multiples reprises, de « **national-sionisme** » (à partir de la page 127). Cela rime tellement bien – n'est-ce pas – avec « **national-socialiste** ». Dans la posture ultragauche antisioniste, F. Ollier constate, en Israël, je cite, les « **mêmes volontés d'expansion et de persécution, de colonisation et d'épuration ethnique par tous les moyens qui ont enflammé un jour ou l'autre les idéologies [...]** ». Il constate aussi « **une forme de dégénérescence de la société israélienne** » et appuie l'idée d'une « **responsabilité morale [qui] nous invite malheureusement à penser que les Juifs adhérant au national-sionisme peuvent être aussi coupables de leur propre perte comme de l'antipathie des autres à leur égard** ». Il poursuit sa diatribe en percevant une « **certaine forme d'électivité** » chez les Israéliens (le Peuple élu ?) et n'hésitant plus, il se lâche : « **Depuis 1948 et la déclaration d'indépendance d'un État israélien semi-démocratique semi-autoritaire, contre l'ordre international se déploie l'ordre légal du national-sionisme au service d'un nettoyage ethnique** ». Il constate que la « **Shoah pour les Arabes est aussi un slogan qui fleurit sur les murs de Jérusalem** »... Insistant à nouveau sur le parallèle entre Israël et l'Allemagne nazie, il écrit : « **À la terreur infligée s'ajoutent les symboles de la terreur absolue, piochés dans un imaginaire nazi qui se propage sans conditions d'appartenance ethnique, ne reconnaissant que l'engagement à la reddition totale de l'étranger total.** » L'immense massacre du 7 octobre 2023, une promesse de génocide, apporte une touche particulière à ces propos abjectes.

Plus loin, dans le même texte, il s'en prend à ceux qui dénoncent le « **nouvel antisémitisme** » – ici, Pierre-André Taguieff –,

dont il précise qu'il « **est la base idéologique qui s'est déployée dès les années soixante-dix afin de légitimer les actions punitives les plus disproportionnées tout en faisant taire la critique intérieure et extérieure au sujet de telles pratiques** ». À l'occasion d'un mensonge d'une femme ayant prétendu avoir été attaquée par des personnes d'origine maghrébine dans le RER, F. Ollier se précipite à nouveau sur P.-A. Taguieff le qualifiant et l'intégrant, avec d'autres, dans le « **gang d'idéologues se prétendant en "solidarité de destin avec l'État d'Israël"** [qui] relance la menace fantôme qui conduit aux actions brutales de l'armée, aux justifications intellectuelles de celles-ci et à la restauration d'une **"black list"** écartant toute voix dissidente du débat public. [...] Le nouvel antisémitisme est une illusion socialement nécessaire qui fait progresser le national-sionisme dans les têtes. [...] ».

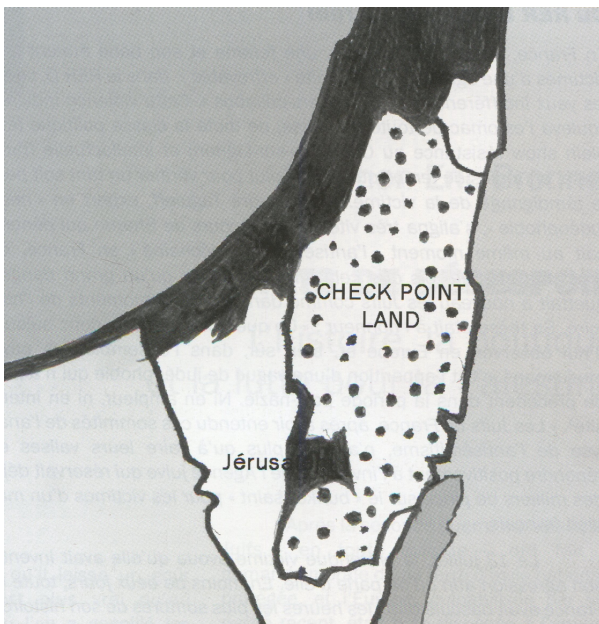
La fin de l'article de F. Ollier est une ultime attaque en règle contre Pierre-André Taguieff, qualifié d'« **expert en "néo-judéophobie"** [...] » assortie d'un propos curieux : « **N'en déplaise à Taguieff et à certaines élites juives qui continuent de protéger un État israélien dont l'hébreu n'est plus celui des prophètes, mais celui de la réussite.** » Propos pour le moins exquis venant d'un antisioniste.

Depuis 2004, jamais F. Ollier n'a souhaité, par écrit, oralement non plus, faire le moindre *mea culpa* suite à cet article infect et à cette carte accablante.

Aussi, quelle n'a pas été ma surprise de découvrir dans *Le Figaro* (du 18 mai 2021) le nom de Fabien Ollier dans une liste de « **76 personnalités** » signataires de la tribune ainsi intitulée : « **Ceux qui menacent Israël nous menacent aussi** », c'est-à-dire une tribune en défense d'Israël !

Dans la plupart des numéros suivants de la revue *X-Alta*, submergé par son propre délire, F. Ollier envisageait à longueur de

pages, et dans une rhétorique « optimiste » : la fin prochaine du capitalisme et la crise définitive de la société (*X-Alta* avait même imaginé une fin du sport tout aussi rapide sous le poids de ses contradictions internes...). De fait, c'était surtout l'absence d'une analyse concrète de la période historique actuelle et des contradictions qu'elle traverse, et que le sport traverse, qui tenait lieu d'analyse. Remarquable, si l'on peut dire, était surtout l'absence d'analyse du sport *hic et nunc* et de ses contradictions (internes et externes) dans le cadre du développement du capitalisme du troisième



âge... *X-Alta* n'aura jamais vraiment compris que le sport est le mouvement permanent sur lequel roulent les contradictions qui à la fois le développent et le minent. Après la publication de son premier numéro, *X-Alta* n'analysera plus jamais le sport...

11. — **ILLUSIO** (2004-2023, 20 numéros, 13 livraisons). L'émergence de la revue *Illusio*, sous la direction de Patrick Vassort, correspond à l'ambition louable de tenter un retour à une prise de position politique face au sport. Fascinée par *Quel corps ?*, cette revue a toujours cherché à lui ressembler en recopiant sa maquette, son contenu, et imiter son « ours » (Directeur de publica-

tion, Comité scientifique...). *Illusio* a constamment voulu se situer à la fois dans la veine militante et universitaire. L'opportunité réelle de la parution d'une revue comme *Illusio* qui souhaitait rassembler dans son premier numéro ce qui rassemblerait les antisportifs (une entité jamais bien définie) – grossir les rangs des antisportifs avec un appel à « ce qui nous rassemble » – n'est que peu convaincante et n'a pas convaincu grand monde. Car la bataille contre l'institution sportive qui, dans cette revue n'a jamais été explicite et toujours différée ou associée à d'autres batailles « tout aussi importantes », pourrait se prolonger par la métamorphose d'un groupe en attente d'histoire militante et universitaire en un groupe finalement par trop volontariste et fermé sur lui-même malgré une apparente ouverture au monde. Il reste que les analyses produites à ce jour par cette revue sont pertinentes sur nombre d'aspects du sport actuel et en particulier dans ses liens étroits avec la mafia. Le plus difficile reste à venir : maintenir le cap d'une critique antisportive et ne pas trop s'illusionner sur la puissance d'*Illusio*. Les quatre énormes volumes, livrés sur plusieurs années et consacrés à l'analyse de la Théorie critique issue de l'École de Francfort, ont eux-mêmes atteint le seuil critique de l'herméneutique sinon de la paraphrase. Adorno et Horkheimer n'ont vraiment pas besoin d'une vulgarisation emphatique.

Cette revue ne s'est jamais exprimée, pas plus que ses membres, pendant toute la période du lancement des JO de Paris 2024 et pendant leur déroulement (2017-2024).

Ce n'est qu'après les JO de Paris que P. Vassort a souhaité produire un ouvrage succinct au titre ambigu : *Pourquoi fallait-il organiser les Jeux à Paris ?* (Bordeaux, Le Bord de l'eau, 2025). Une question – qui ressemble à une réponse à mon propre livre 2024, *les Jeux olympiques n'ont pas eu lieu* – à laquelle, d'ailleurs, il ne répond pas. Dans cet *opus* concis, il admet – et c'est le

moment le plus intéressant de la lecture – ne plus croire « nullement en une réaction politique vis-à-vis des Jeux olympiques et paralympiques, ou des sports en général, tant la puissance idéologique du sport, les croyances et la foi quasi inconditionnelles sont grandes envers l’institution sportive et de sa pratique » (p. 103). « Réaction politique » de désengagement vis-à-vis du sport qui avait eu lieu depuis déjà de bien nombreuses années. Il n’approfondira cependant pas toutes les conséquences de cette analyse et en particulier celle d’une fin de la critique du sport anéantie par les derniers JO de Paris 2024 et frappée d’une sorte d’obsolescence irréversible. P. Vassort reprend ici mes propres analyses (en l’occurrence les « Vingt et une thèses sur le siècle du sport » publiées dans *2024, les Jeux olympiques n’ont pas eu lieu*). Il les reprend certes mais sans les citer, et cela va de soi...

Reste une interrogation relative au titre de la revue *Illusio* et qui perdure : « Jamais la conscience historique, notait Guy Debord, n’a eu tant besoin de dominer de toute urgence son monde, car l’ennemi qui est à sa porte n’est plus l’illusion, mais sa mort<sup>12</sup>. » La mort de l’« illusio », concept inventé par Pierre Bourdieu ? La fin de la revue éponyme – *Illusio* ?

12. — **MORTIBUS** (2006-2009, 11 numéros, 7 livraisons) suivie de **KITEJ** (2010-2012, 4 numéros, 3 livraisons). Nettement plus orientée que ses consœurs vers l’analité de préférence excrémentielle et les régressions sodomiques, plus généreuse en tout cas, en pulsions débordantes et tous azimuts (désir et jouissance), la revue *Mortibus* fut la dernière-née des revues post-*Quel corps ?* avec pour ambition éditoriale affichée les « critiques du capitalisme incarné » comme l’indiquait son sous-titre.

Dès son premier numéro, *Mortibus* se désolait que l’héritage de la critique du sport, en l’occurrence celui de la revue *Quel corps ?*, ne soit pas repris par quelque héritier : *Mortibus* ne pensait-il pas déjà à ce moment-là à *Mortibus* ? Et son directeur déjà à son directeur ? Pour F. Ollier, à ce moment-là en dehors du courant critique, la question se posait même avec une certaine acuité : comment débiter dans le labeur théorique ? Comment (re)démarrer une entreprise critique ? Et pour le Professeur d’éducation physique et sportive F. Ollier, par ailleurs, et à ce que l’on apprend écrivain et peintre : comment sauter le plus loin possible sans tremplin ? Telles étaient les grandes interrogations de *Mortibus*. *Mortibus* trouvera une première réponse dans le refus d’une part, et à juste titre, de l’utopie rance des altermondialistes (du bio et du sport pour tous), et d’autre part, de l’utopie confite de la droite (libéralisme et sport pour tous).

Dans le premier numéro de *Mortibus*, dans un violent réquisitoire dirigé en grande partie contre J.-M. Brohm, l’un de ses ennemis d’alors, F. Ollier constatait que les « traits les plus saillants [chez J.-M. Brohm] sont un ton autoritaire-vengeur-triomphaliste qui fait contraste avec celui scientifique-militant-provocateur des textes de fondation » (p. 195). Derrière cette phraséologie, F. Ollier voulait surtout reprendre la critique là où l’avait laissée *Quel corps ?* en 1997, c’est-à-dire prendre appui sur du solide pour être presque certain de pouvoir poursuivre son chemin sans trop de difficultés. « Quand Brohm, poursuit F. Ollier, dit avec une certaine suffisance que “*Quel corps ?* a donné l’exemple d’une valeur d’usage critique refusant la valeur d’échange” ou qu’elle “a accompli sa mission” alors que le despotisme sportif est plus efficace que dans les années 60 grâce à

---

12. Guy DEBORD, « La planète malade », in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2006, p. 1066.

la récupération des critiques à son encontre, il donne donc raison aux observations de son ami Lourau [on renonce à l'essentiel alors que l'on prétend dépasser une situation]. Mais il va aussi bien plus loin, finit par affirmer F. Ollier : son *Autodissolution* regroupe en quelques pages toutes les conséquences de la dialectique hégélienne sur la liquidation d'autrui [sic], de l'autre, de l'altérité et de l'altération, comme si l'histoire réelle de son extermination n'existait pas. Il est l'analyste d'un désir de purge [sic] dont on peut aujourd'hui mesurer exactement l'efficacité désinfectante, mais qui par contre en dit long sur l'esprit d'intégrité [sic] de son auteur » (p. 196). Quelle gentillesse ! Que de compliments délicats ! Outre le caractère calomnieux d'un tel propos, la vraie question, qui a toujours taraudé l'esprit de F. Ollier et que l'on retrouve dans différents textes écrits de sa main, est, on l'aura compris, celle de l'héritage<sup>13</sup>. Après l'autodissolution de *Quel corps ?*, la question serait alors celle-ci : à qui allait revenir le supposé trésor de la critique du sport ? Quelle serait la revue qui allait se situer dans la continuité de *Quel corps ?* ? Et F. Ollier d'avancer les interrogations essentielles, essentielles pour lui, bien sûr, et ce toujours dès le premier numéro de *Mortibus* : « Pourquoi la question de l'héritage, écrit-il, est-elle si lancinante, comme une douleur, dans la théorie critique du sport au point que Brohm se sente obligé de dire qu'« il n'y aura pas d'héritage responsable, seulement des héritiers coupables »... [...] Pourquoi également, poursuivait F. Ollier, cette peur infantile d'être "copiée", d'être "mimé"

13. Cf. par exemple l'ouvrage de Fabien OLLIER et Henri VAUGRAND, *L'Intégrisme du football*, Paris, L'Harmattan, 2002. Les deux complices d'alors s'en prenaient très violemment à J.-M. Brohm. Je cite : « *Quel corps ?* et son directeur de publication Jean-Marie Brohm, ne vit que sur sa propre mort proclamée en 1997 [sic] – celle-ci se révélant être, plus que sa vie auparavant, son véritable fonds de commerce [sic] – pénétrée qu'elle le fut par l'extraordinaire

voire "singé" prend-elle tant d'importance au fur et à mesure que le centre de la lutte contre le sport se fissure ? » (p. 198).

Se substituant déjà à J.-M. Brohm, F. Ollier poursuivait une interrogation pourtant lointaine mais désormais si proche : « Voilà un objet dont j'ai passé trente ans à le lustrer tous les matins ; mes enfants, les voisins, mon ami, etc., continueront-ils de le lustrer à ma mort [sic] – les fidèles –, ou le laisseront-ils se couvrir de poussière – les traîtres ? Un raisonnement de ce type est tristement fréquent dans les périodes "post-partum" des chefs d'avant-gardes auto-dissoutes [...]. » (p. 199). Des propos, à nouveau, on ne peut plus sympathiques de la part d'un futur héritier... La question essentielle, quasi vitale, restait pour F. Ollier, encore une fois, celle de l'héritage. En pleine décrépitude militante, suffoquant sous la pression de la déferlante sportive, il n'eut pas alors un grand effort à fournir pour se saisir au bon moment de l'« objet » – la critique du sport –, et le réintroduire dans un nouveau cadre à la mesure de ses propres ambitions devenues pour le coup tout à fait démesurées. Et ce fut là une affaire rondement menée de ciblage et de captation d'héritage, d'appropriation privée, l'air de rien, insidieuse.

Est-il besoin de préciser que, pour moi, viser à recueillir l'héritage de la théorie critique du sport est un non-sens absolu puisqu'il s'agit pour la théorie critique du sport de la liquidation de son objet – le sport –, et donc *in fine* de sa propre disparition. Donc, aucun héritage à attendre et n'être l'héritier de personne ni de rien.

*membre* thanatique du monstre [sic] qu'elle avait voulu défier sans mesurer totalement, et dès le début, les risques de ses outrages » (p. 10)... F. Ollier qualifiait l'autodissolution de *Quel corps ?* de « sale dissolution » (p. 12)... Une prose on ne peut plus raffinée eu égard à J.-M. Brohm qui, pourtant, n'en dessillera pas ses yeux !

Mais alors pourquoi cette crainte de rater l'héritage de la théorie critique du sport ? Pourquoi cette angoisse est-elle si récurrente et si lancinante chez J.-M. Brohm et a-t-elle été résolue, à sa façon, par F. Ollier ? On saura qu'elle est si « lancinante » et résolue, à sa façon donc, par F. Ollier parce qu'il voulait à tout prix devenir en toute légitimité le seul héritier. Et, on l'a su plus tard, il a tout fait pour cela ; mieux encore, il y a réussi mais, et cela il ne pouvait encore le comprendre, pour la *fin* de la critique du sport, sa liquidation en tant que théorie critique.

À peine née, la revue *Kitej* disparut après trois livraisons consacrées l'une à la mort, l'autre à la mort de la mort, la dernière à la naissance...

---

14. J'ai participé aux quatre premières livraisons de la revue *Quel Sport ?* en rédigeant plusieurs contributions avec la fonction officielle de trésorier. C'est au moment de la lecture et des corrections engagées pour le numéro 8-9 de cette revue, finalement paru en octobre 2008, que j'ai décidé de la quitter. L'unique et seule raison de mon départ fut motivée parce que j'avais subi un coup tordu initié par F. Ollier. Pour ce numéro 8-9 de *Quel Sport ?*, Fabien Ollier avait en effet osé présenter le mot d'ordre de boycott des JO chinois de Pékin comme venant – et dans cet ordre – d'abord de lui et, ensuite, de Jean-Marie Brohm. Je cite : « Fondé durant les mois de septembre-octobre 2006 sous l'impulsion de Fabien Ollier et Jean-Marie Brohm [...] » (*Quel Sport ?*, n° 8-9, page 45). Avant que ce numéro soit imprimé, j'avais demandé à F. Ollier de retirer de son article cette formulation qui non seulement ne correspondait pas à la vérité des dates et plus simplement des faits mais était surtout une façon d'appropriation individuelle tout à fait étrangère à l'histoire du courant politique de la critique du sport auquel je suis attaché depuis 1975. Dans ce même article, F. Ollier distribuait les bons points et les images ainsi que les places sur le podium selon une conception très personnelle : à lui les honneurs de la plus haute marche, aux autres, dont moi, les places dans le public pour l'applaudir. F. Ollier a refusé de prendre en compte ma demande et a maintenu sa formulation pour m'obliger soit à avaliser son mensonge, soit à partir... J'ai, bien sûr, opté pour la seconde solution.

13. — **QUEL SPORT ?** (2008-, 41 numéros, 24 livraisons dont un hors-série, un record !)<sup>14</sup>. La naissance de la revue *Quel Sport ?* s'est faite sur une base pour le moins ambiguë. Non sur un élan militant plutôt sur la volonté farouche de celui qui l'a initiée de poser les bases de la récupération d'un possible héritage, et ce au creux d'une période politique. Le titre même de la revue était déjà une reprise – l'air de rien – de ce que F. Ollier convoitait : *Quel corps ? / Quel Sport ?* Continuité dans la rupture ou rupture dans la continuité ? En tout cas, encore une fois, une affaire d'héritage. Propulsé par lui-même directeur de publication de la revue *Quel Sport ?*, F. Ollier s'est donc employé à tenter d'opérer la soudure entre l'ancien et le nouveau, passant de l'interrogation sur l'héritage à la conquête de l'héritage tout court...

Pour être tout à fait clair, et contrairement au fieffé mensonge de F. Ollier, le mot d'ordre de boycott des JO chinois venait de bien plus loin dans le temps et d'autres horizons que le sien. Le mot d'ordre de boycott des JO de Beijing était venu au jour dans le prolongement politique de la longue bataille menée – sans Fabien Ollier – contre la candidature de Paris aux JO de 2012, soit dès 2004. À cette époque-là, Fabien Ollier n'avait encore jamais montré le bout de son nez dans quelque organisation militante. Ce n'est qu'un beau jour, très exactement le 2 juillet 2005, dans une ultime manifestation devant le siège du CNOSF (Comité national olympique et sportif français) à Paris organisée par le CAJO (Collectif anti-Jeux olympiques) auquel F. Ollier n'avait d'ailleurs jamais non plus participé, que l'on a vu arriver ce néo-militant tout frétilant, débarquant de nulle part, toujours l'air de rien ! À partir de cette date, il réussit, avec le grand savoir-faire qu'on doit lui reconnaître, à s'immiscer dans la *praxis* critique.

F. Ollier n'a pas été non plus à l'origine du texte d'appel au boycott des JO de Pékin qu'il s'est indûment approprié. Bref, F. Ollier s'est donc de bout en bout conduit comme un parfait faquin, et il a parfaitement su transformer, par la suite, son absence remarquable durant tant d'années par une présence opportune sinon opportuniste.

Tout au long de cette triste affaire, J.-M. Brohm s'est contenté – comme il en a l'habitude et le goût prononcé – d'envenimer les choses. Vénéralisant le conflit, il puise en lui une vraie et grande force vitale.

Si toutes les revues qui ont succédé à *Quel corps ?*, malgré leurs efforts parfois considérables et même désespérés pour lui ressembler, ont échoué dans leur désir de reprendre à nouveaux frais la critique du sport là où elle avait échoué et s'était échouée, mieux que les autres, la revue *Quel Sport ?*, devenue éditrice, en multipliant les livraisons à une cadence « infernale », malgré ou plutôt à cause de ventes dérisoires, a surtout réussi à faire la démonstration concrète de sa propre incapacité à analyser le sport tel qu'il est et, en fin de compte, à faire partager son analyse. Aujourd'hui, plus personne ne s'intéresse à cette revue en dépôt dans une vingtaine de librairies ; elle n'intéresse en effet plus personne, nombre de libraires constatant que le stock du dépôt de départ est quasi équivalent au stock final de retour... Une revue existe-t-elle quand elle ne trouve pas ou ne crée pas son « public » ? En outre, cette revue, quand elle ne reproduit pas directement de l'ancien – le stade de la « pensée » photomécanique – ressasse, remâche et rumine les thèmes qui avaient fait les beaux jours de la critique du sport dans les années 70 : argent, violence, dopage, racisme... Des thèmes qui désormais ne choquent plus personne ou ont été intégrés comme faisant partie du sport.

*Quel Sport ?* en appelle à la lutte, souvent escortée par quelques *aficionados*, compagnons de route esseulés ou jeunes retraités universitaires, faisant régulièrement le rappel dans le registre de la compulsion de répétition d'antécédents glorieux comme par exemple les tentatives de boycott de la Coupe du monde de football en 1978 ou des JO de Moscou en 1980. « Hegel, disait Karl Marx en son temps, fait quelque part cette remarque que tous les grands événements et personnages de l'histoire mondiale surgissent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce. » (*Le Dix huit Brumaire de*

*Louis Bonaparte*) Dans le cas de *Quel Sport ?*, la « farce » a pris la forme d'une affection. Car plus cette revue jacasse et moins elle en dit ; plus elle pérore et moins elle pense ; et elle s'appauvrit toujours davantage tout en augmentant sans cesse son nombre de pages à chacune de ses parutions. À quand l'implosion ? *Quel Sport ?* est de fait dans l'incapacité d'orienter la critique sur la réalité sportive d'aujourd'hui, lestée par le poids, entre autres, d'un passé dont elle ne parvient pas à s'émanciper. Un exemple pris parmi beaucoup d'autres. Pour *Quel Sport ?*, les thèmes de l'argent, du dopage, de la violence, du racisme, etc. parce qu'ils sont à ce point étalés dans la presse, discutés à la radio, et exhibés à la télévision – et en effet ils le sont –, seraient désormais comme la preuve irréfutable de la qualité et surtout de la véracité des anciennes analyses de la critique du sport qui perdurent et qu'il faut pérenniser. Selon *Quel Sport ?*, puisque cela est désormais écrit dans la presse, noir sur blanc, montré et vu à la télévision, cela prouve que « nous avons raison » comme l'affirme avec une certaine fierté J.-M. Brohm. Dans les années 60-90, ces réalités plus que massives du sport que sont le dopage, la xénophobie, l'homophobie, la violence dans et hors les stades, le racisme, etc., étaient, il est vrai, minorées voire carrément cachées sinon même niées. Or, ces mêmes réalités, dès lors qu'elles sont analysées devant le plus large public et acceptées par ce dernier, suffiraient alors, selon *Quel Sport ?*, à faire la démonstration définitive du caractère néfaste du sport de compétition et *in fine* à assurer la reconnaissance, à rendre légitime ceux qui en avaient, à l'époque, produit l'analyse critique. Car pour *Quel Sport ?*, encore une fois, rien, depuis les années 60-90 et quant au fond, n'aurait vraiment changé dans le sport. La critique n'aurait donc qu'à répéter en boucle ses anciennes formules, de manière encore plus pédagogique voire

didactique – et quand bien même on atteindrait le stade suprême du psittacisme – pour réaliser sa mission critique actuelle. « Il n’y a rien à ajouter à la théorie critique du sport... », « Tout a été dit », ne cesse de répéter avec force et conviction J.-M. Brohm et même avec une grande certitude, un grand contentement et toujours une grande satisfaction. Il suffirait ainsi, selon lui, que les masses viennent se saisir des théories antisportives fraîches et limpides comme de l’eau de source pour renverser les institutions et l’organisation des grandes compétitions. Il suffirait aussi que les organisations de gauche comprennent la nature profondément réactionnaire du sport pour permettre un nouveau développement de la critique. Il suffirait que la gauche radicale ou l’extrême gauche reviennent à ses fondamentaux pour qu’enfin un courant antisportif renaisse... « Il suffirait », « Il suffirait »... Or, justement les « masses », comme les partis de gauche, « gauchistes », radicaux, situés à la gauche de la gauche, ou encore de la vraie-gauche-qui-n’a-jamais-trahi, censés les représenter, surtout eux d’ailleurs, et on peut même y ajouter nombre d’intellectuels et encore plus d’universitaires, ne bougent pas beaucoup dès qu’il est question de débattre du sport. Et c’est bien là le problème. Quand ils esquissent un mouvement, ils le font pour le coup dans le sens inverse, celui de l’adhésion pleine et entière, c’est-à-dire une adhésion massive au sport, souvent au nom du peuple. La gauche trahit, nous disent-ils, mais n’a-t-elle pas toujours trahi, n’est-ce pas ? N’est-ce pas dans le sport que se trouve et se retrouve le Peuple ? La Coupe du monde de football au Brésil, à l’été 2014, a été l’exemple de la démonstration vivante de l’adhésion prompte et directe au football de la part d’une fraction non négligeable du peuple brésilien. Dès les premiers coups de pied des matches de football, toute l’opposition qui avait manifesté dans la rue depuis plus d’une année s’est, d’un

coup, volatilisée. Dès les premiers buts, les manifestants d’hier ont remis leurs pancartes et leurs revendications pour se complaire dans le football et hurler leur adhésion et leur engagement indéfectible auprès de la *Seleção*. En quelques jours, on est passé de dizaines de milliers de manifestants dans les rues à quelques dizaines d’irréductibles bien vite réprimés par une police militaire entraînée à user de ses matraques et parfois de ses fusils. Au moment du début des compétitions de football, les brésiliens désertaient la rue pour mieux se préparer à applaudir leur équipe favorite.

Qu’a fait *Quel Sport ?* durant tous ces mois ? Quel est son bilan et celui de ses deux farouches canonnières ? Pendant toute la période de la Coupe du monde de football au Brésil (2014), J.-M. Brohm comme F. Ollier sont restés chez eux, à siroter du *guaraná* frais, accoudés à leurs canons respectifs afin de rédiger de nouvelles pétitions d’appel au boycott – la dernière en date est celle qui a concerné la Coupe du monde de football au Qatar de 2022 – et à les lancer à la face du monde... *via* l’Internet. Bref, au moment de quelques rassemblements et réunions publics, la vaillante revue *Quel Sport ?*, fer de lance de l’avant-garde, nous dit-on, la proue de la *praxis* militante effective, était toujours et encore aux abonnés absents. Cette posture de planqués est peut-être à relier à sa très légère mobilisation au moment des JO de Sotchi lorsqu’elle avait lancé un appel à leur boycott. Fatigue passagère ? Petite dépression post-JO ? Et d’ailleurs, eu égard aux JO de Sotchi, on peut se poser la question de savoir si *Quel Sport ?* est encore capable de se rendre compte de son insignifiance politique par rapport à une campagne de plus d’un an et demi pour le boycott. Le résultat quantitatif de sa pétition – pour ne rien dire du qualitatif – fut accablant : une pétition réunissant 270 signatures dont beaucoup de retraités, la famille, les amis... Un record ! « Seuls au

monde », telle est la devise de nos deux canonniers et de leur « revue ». Poutine en tremble encore...

On en conclura, pour notre part et de manière plus générale, que les analyses actuelles de la revue *Quel Sport ?* et leurs conséquences funestes en termes militant et surtout politique (des appels au boycott abstraits et de plus en plus esseulés, des tribunes dans les journaux de moins en moins critiques sur le sport, un abandon complet du militantisme politique...), exhibant à longueur de pages comme un trophée le décompte des propos racistes, les cas innombrables de dopage avérés, la permanence de la violence, etc., ne correspondent pas aux analyses adaptées à la situation et sont désormais dépassées par rapport à l'état réel du sport vis-à-vis duquel *Quel Sport ?* ne sait plus comment agir sauf à consigner toutes ces horreurs dans des volumes de plus en plus épais et indigestes (avec la réédition de certains articles jusqu'à cinq fois). Ceci expliquant cela. Bref, cette façon de clore tout débat, de figer toute analyse, où le doute lui-même n'est plus permis, indiquent surtout la faiblesse de toutes les analyses de *Quel Sport ?* qui se sont étioilées au fil des années et apparaissent désormais comme anémiées sinon épuisées alors qu'à l'époque de *Quel corps ?*, elles faisaient surgir des concepts vivants et ouvraient à de possibles actions<sup>15</sup>. La réalité du sport a maintenant plusieurs longueurs d'avance sur une « critique » en pleine décomposition malgré quelques spasmes qui peuvent encore laisser croire à une rémission. Les analyses ruminantes de *Quel Sport ?* mâchent toujours

---

15. Voir les remarques de Mathieu Gaulène sur le site *Nonfiction* : « [...] la richesse théorique qui avait fait la marque de cette revue [*Quel corps ?*] a pour le moins disparu. Condamnés à répéter les mêmes thèmes depuis plus de trente ans, les articles de *Quel Sport ?* se singularisent par le fait que ce sont bien souvent des extraits de dépêches de presse mis bout à bout, plutôt qu'une véritable réflexion théorique. La revue *Quel corps ?* avançait ainsi en son

les très anciens concepts ; elles mâchent dans le vide. La grosseur des parutions de cette revue ne doit rien à l'inédit et à l'original, il suffit de regarder de plus près, à de très nombreuses reproductions d'anciens articles qui avaient eu certes en leur temps leur intérêt et n'en ont plus aucun aujourd'hui. D'où l'indifférence généralisée que cette revue, si l'on peut dire, suscite ; les quelques dizaines d'exemplaires généreusement envoyés ici et là ou déposés dans les libraires ne peuvent faire longtemps illusion.

Autre exemple de la décomposition de *Quel Sport ?*, et celle-ci l'a menée au pourrissement. Les centaines de pages imprimées dans les différents numéros de *Quel Sport ?* avec l'appui du docteur de Mondenard<sup>16</sup>, toujours très précis et méticuleux dans ses analyses, pour montrer qu'il y a du dopage dans tous les sports, ne servent désormais plus en tant qu'élément déterminant de la critique du sport. Pourquoi ? Tout simplement parce que tout le monde en est parfaitement convaincu, y compris les responsables des institutions sportives tout comme les idéologues patentés du sport, les « chiens de garde » comme les « idiots utiles », comme ceux, par exemple, du journal *L'Équipe* ou du *Monde* et de *Médiapart*. Le dopage comme les violences de toutes sortes (dans les stades ou à l'extérieur de ceux-ci), sans parler de l'argent, l'« argent-fou » comme on dit, font maintenant partie intégrante du spectacle sportif. Il n'y a donc plus aucun avantage critique à « dévoiler » ces faits, à les rendre publics, puisque tout cela se sait et est partagé en toute connaissance de cause. Par contre, il

temps des thèses plus audacieuses » (publication du 1<sup>er</sup> mai 2010).

16. Un peu inquiétant tout de même ce Mondenard, membre du Comité scientifique international de la revue *Quel Sport ?*, qui publie un long entretien dans l'hebdomadaire d'extrême droite *Minute* (le 14 juin 2013)...

n'y a plus que *Quel Sport ?* pour ne pas comprendre que le dopage – précisément ce sur quoi cette revue insiste tant – n'est plus ce phénomène extérieur au monde du sport mais que le dopage est maintenant *indissociable* du sport ; il lui est *constitutif*. Le dopage, qui est parvenu à la possible modification génétique, fait désormais partie du sportif au même titre que le vélo pour le cycliste, le ballon pour le footballeur ou la raquette pour le tennisman. Que peut bien être en effet un tennisman sans sa raquette ? Que peut devenir un cycliste sans son vélo ? Que serait un footballeur sans le ballon ? Qu'est un sportif sans le dopage ? De fait, la critique du sport à la manière de *Quel Sport ?* a perdu toute son efficacité critique dès lors qu'elle s'est enfoncée à révéler, comme s'il s'agissait à chaque fois d'une chose nouvelle ou encore extraordinaire, l'existence du dopage dans le sport ou de la violence ou bien encore du racisme qui se sont partout développés à l'intérieur des stades (dans les tribunes) comme à l'extérieur (dans le recrutement des joueurs ou l'organisation des compétitions). Produire et imprimer ainsi des centaines de pages rassemblées dans des numéros qui se succèdent pour dénoncer le dopage est désormais un non-sens politique et pour le coup une grande perte de temps.

Une critique qui se situe dans la mêlée doit plutôt approfondir la question du dopage et de la violence, ainsi que du racisme, en tant qu'ils ressortissent du sport lui-même et en tant qu'ils s'associent désormais au sport-spectacle et en tant que sport-spectacle. La seule ligne efficace d'une critique du sport actuel doit envisager que le sport est *immédiatement* le dopage, que le sport est *immédiatement* la violence. Et que la compétition sportive, ce

sont *immédiatement* le racisme, la xénophobie et aussi l'homophobie. Il faut admettre que le sport est *médiatisé* par le dopage ainsi que par le racisme et par la violence. Pour le dire radicalement, le sport n'existe et ne se déploie que par ces faits saillants de société. La dénonciation répétitive, littéralement ennuyeuse, lassante, anesthésique de ces faits pourtant bien réels, n'est plus du tout opérante quand, justement, ces derniers ne sont plus appréciés par le plus grand nombre comme des éléments extérieurs au sport. Car, une nouvelle fois, loin d'être des « excès », des « dérives », des « errements », des « outrances » qui se situeraient aux marges du sport ou qui agiraient même contre le sport censé être pur et immaculé, bref *ces phénomènes font bien au contraire partie intégrante du sport*. Chez *Quel Sport ?* ou chez d'autres revues, par exemple la revue *Illusion*, les « excès » du sport sont toujours *in fine* analysés comme lui étant allogènes, certes comme de grandes calamités mais, encore une fois, distinctes du sport, différentes dans leur nature même, extérieures à lui.

L'analyse critique de *Quel Sport ?* est de fait réduite aux acquêts de la revue *Quel corps ?*, une critique du sport qui s'est endurcie voire blindée pour se maintenir quelque temps encore. Elle est cependant incapable aujourd'hui de faire face à la singularité de l'institution sportive, à son caractère exceptionnel qui a intégré jusqu'à sa critique historique devenue pour le coup *obsolète*. Dans la crispation qui a résulté de ce processus de décomposition au sein même de la revue *Quel Sport ?*, toute critique nouvelle était de fait interdite au nom de l'histoire, au nom de sa propre histoire ; ce qui est la caractéristique de la secte<sup>17</sup>.

---

17. Voici l'exquise définition que Karl Marx proposait de la secte. « La secte ne cherche pas sa *raison d'être* et son *point d'honneur* dans ce qu'elle a de *commun* avec le mouvement de classe, mais dans le *schibboleth particulier* qui l'en distingue. » « Lettre

de Karl Marx à Johann Baptist von Schweitzer à Berlin », Brouillon du 13 octobre 1868, in Karl MARX et Friedrich ENGELS, *Correspondance*, tome IX, juillet 1867-décembre 1868 », Paris, Éditions sociales, 1982, p. 337.

Presque tous les rédacteurs ayant participé aux premiers numéros ont quitté la revue ne souhaitant pas avaliser la violence des accusations dont moi-même et quelques autres (Michel Caillat et Patrick Vassort) avions été la cible privilégiée<sup>18</sup>. Les seuls nouveaux noms sont des pseudonymes de membres inexistantes.

Mettre en exergue et ressasser – bien entendu pour les dénoncer – le racisme dans le football, la violence et le dopage dans tous les sports, l'argent-fou-qui-coule-à-flot, etc., c'est désormais révéler un secret de polichinelle ; c'est mettre au jour ce que tout le monde voit et sait ; c'est dénoncer ce que tout le monde connaît parce que le racisme, la violence ou encore le dopage tout comme l'argent-fou, encore une fois, font partie intégrante du spectacle sportif. Il est alors presque poignant de voir s'agiter

---

18. Dans le numéro 20 de *Quel sport ?* intitulé *La Critique radicale du sport capitaliste* (Alboussière, décembre 2012) consacré pour une grande partie à ma modeste personne, on peut lire non pas une critique radicale du sport capitaliste comme l'annonçait le titre, mais une suite ininterrompue de propos diffamatoires, d'insultes et d'injures en tout genre. Pour ma part, j'y suis comparé à Diafoirus, qualifié de « phraseur », de « *poor lonesome thinkers* » avec Michel Caillat.

Patrick Vassort, de son côté, est qualifié de « suceur de roue », de « fossoyeur » et sa revue *Illusio* de « service délocalisé de recyclage de la critique ». J.-M. Brohm n'hésite pas à remettre en cause son statut d'enseignant-chercheur habilité à diriger des recherches (HDR) d'étudiants voulant poursuivre leurs études après leur Master vers un doctorat... Ce faisant, on comprend mal comment le même P. Vassort a pu inviter le même J.-M. Brohm pour son colloque – à Cerisy-sur-le-gâteau – portant sur la « Théorie critique des crises contemporaines » (juin 2018) à venir exposer son ultime mérycisme sur le sport. Faire appel au Père Fouettard, n'est-ce pas étrange ! Il est vrai que P. Vassort est, à ce qu'il dit, un spécialiste de Sade... Pourtant annoncé dans le programme, J.-M. Brohm n'a finalement pas participé à ce colloque en tant qu'intervenant...

Un premier article était paru dans *Quel Sport ?*, n° 16/17, novembre 2011, « Précisions sur la véri-

table histoire de la critique du sport. Autopsie du perelmanisme », qui sera donc réédité dans le n° 20, p. 79-114, sous le titre « Autopsie du perelmanisme ». Cet article atteint, si l'on peut dire, les sommets de la bassesse. « Autopsie » n'est-ce pas aussi dépecer un cadavre ? Là, J.-M. Brohm a plongé la tête la première et avec délectation dans une forme de morbidité.

deux personnes – Brohm et Ollier – toujours acharnées, semble-t-il, à en découdre avec le sport mais dont la puissance de feu de leurs armes, une soi-disant « machine de guerre » qu'ils croient conduire de main de maître sur un terrain conquis, tient plutôt de la danse d'agités, déguisés en indiens, dans un décor de western lançant des fléchettes en plastique en tournant autour d'un Fort apparemment imprenable. La seule et vraie crainte que l'on pourrait par contre avoir pour *Quel Sport ?* concerne l'état mental de son « collectif » qui a lentement et sûrement dérivé vers une forme « pré-délirante », car aujourd'hui « incapable de la rencontre ; [puisqu'elle] ne rencontre que son propre délire, [elle] se rencontre soi-même<sup>19</sup> ». Délire d'ostracisme, de persécution, mensonge délirant...

Il est vrai, pour le dire à leur décharge, que les défaites successives, l'isolement,

table histoire de la critique du sport. Autopsie du perelmanisme », qui sera donc réédité dans le n° 20, p. 79-114, sous le titre « Autopsie du perelmanisme ». Cet article atteint, si l'on peut dire, les sommets de la bassesse. « Autopsie » n'est-ce pas aussi dépecer un cadavre ? Là, J.-M. Brohm a plongé la tête la première et avec délectation dans une forme de morbidité.

Seuls Patrick Baudry et Claude Javeau ont maintenu leur présence dans cette revue. Le premier considéra que, malgré la teneur des propos à mon égard, on était toujours dans le cadre d'une polémique et que cela participait d'une logique du débat ; le second, malgré deux tentatives de sortie de *Quel Sport ?*, maintenait son nom par compassion et sous la pression de nos deux canonnières. Je comprends si non apprécie mieux l'attitude du second que celle du premier.

Car membre d'un Comité scientifique ne signifie-t-il pas être le gage d'une certaine éthique ? Claude Javeau est décédé en août 2021. Quant à P. Baudry, il a tenté en fin de carrière de présider aux destinées de l'Université de Bordeaux III. Bien que soutenu par les staliniens locaux, il n'est pas parvenu à monter sur la première marche du podium... Il n'a donc rien appris du dopage nécessaire à une telle aventure !

19. Joseph GABEL, *Mensonge et maladie mentale*, Paris, Allia, 1998, p. 16.

l'incapacité à se renouveler et le poids infernal de la compétition sportive ont conduit à l'apparition, au-delà même de l'épuisement conceptuel et argumentatif, d'une forme de démence paranoïde qui a contribué à la dérive diffamatoire que *Quel Sport ?* connaît depuis plusieurs années. Par exemple, dans le numéro 12/13 (mai 2010), c'est à un déluge de propos calomnieux à mon égard auquel se livrent J.-M. Brohm et F. Ollier, masqués de la façon courageuse qui souvent les caractérise sous de ridicules pseudonymes. Ce qu'on peut lire : « Marc Perelman a lâchement démissionné de *Quel Sport ?* juste après les JO de Pékin 2008 [j'en ai démissionné en octobre 2008 et je m'en suis expliqué ; le terme « lâchement » est diffamatoire]. [...] Perelman [...] s'est prestement défilé [terme diffamatoire], comme il s'était déjà défilé auparavant – signe annonciateur ? – au moment de l'ouverture des Jeux de Pékin. » (p. 17) « Marc Perelman préféra porter selon ses dires la “bonne parole sur l'architecture au ‘Banquet’ des Éditions Verdier” du 4 au 7 août 2008, dans le sud de la France [j'avais été en effet invité depuis un an] tandis que *Quel Sport ?* publiait des articles dans les quotidiens nationaux [très exactement et en tout et pour tout un seul article !] et préparait la manifestation du 8 août [c'est quoi « préparer » une manifestation quand on est exactement deux à s'y rendre] devant l'ambassade chinoise. En politique, il faut faire des choix. Celui de Perelman était de privilégier son confort estival [il a fait très chaud toute la semaine] et ses intérêts d'édition [aucun intérêt financier s'il s'agit de cela]. Il est sans doute plus agréable de dissenter sur les stades que d'affronter les

CRS et les nervis chinois [dès qu'il voit un képi ou un policier, J.-M. Brohm hurle au fascisme ; il n'y eut aucun incident avec la police selon les journaux qui ont relaté la manifestation du 8 août 2008]. Perelman avait appelé au boycott des Jeux, mais il a préféré s'absenter au moment crucial [ce ne fut certainement pas le « moment crucial » ; les jeux, si je peux le dire ainsi, étaient faits]. On appelle cela une défection ou une désertion [nouvelle diffamation]. [...] » Puis, s'en prenant comme par hasard à l'ouvrage que je venais de publier en avril 2010, intitulé *l'Ère des stades*, ils trouvaient « ce livre d'une rare prétention hautaine [qui] illustre très exactement ce que la critique radicale du sport n'a jamais été et ne sera jamais<sup>20</sup> » (p. 20). Plus loin, et dans ce même numéro, J.-M. Brohm poursuivait le radotage de ses vieilles antennes sur « la construction d'une machine de guerre organisationnelle » quand il s'agit, concernant *Quel Sport ?* et beaucoup plus simplement, d'une imperceptible revue, ultraconfidentielle (vendue, disons pour être précis distribuée à quelques dizaines d'exemplaires), c'est-à-dire auto-diffusée entre copains pour s'auto-persuader de la justesse de la « ligne ». Dans ce nouvel article, J.-M. Brohm s'en prenait – décidément – une nouvelle fois à moi en ces termes : « toutes les défections individuelles qui ont accompagné l'histoire de la Théorie critique du sport jusqu'à nos jours, y compris celle de Marc Perelman, n'ont fait que renforcer l'idéologie sportive déclarée de ce fait invincible par ceux-là mêmes qui ont refusé, souvent au nom d'ambitions intellectuelles ou d'ego hypertrophiés, de

20. Cf. l'analyse de Martov sur le site *Sofoot* (publié le 20 septembre 2010). « Le premier ennemi est toujours le plus proche, comme Marc Perelman (auteur d'un livre récent sur les stades, largement recensé dans la presse et lui aussi auteur de tribunes régulières), accusé d'avoir “lâchement démissionné”. »

Pour comprendre la rage et l'acharnement de *Quel Sport ?*, il n'est que de constater, dans le numéro 8/9 (octobre 2008, p. 51), la reproduction de photographies de quelques militants du *COBOP*, parfaitement reconnaissables, et ainsi légendée : « L'anti-praxis mortifère : petit sabotage entre amis... » À faire froid dans le dos...

participer à la mise en œuvre d'un programme de lutte au sein d'un centre de réflexion et d'action qu'est une revue militante » (p. 48). Au-delà d'une accusation à nouveau délirante – ma démission de *Quel Sport ?* renforcerait l'idéologie sportive ! – il faut reconnaître que J.-M. Brohm n'a jamais eu beaucoup de chance dans ses amitiés, car il a toujours été entouré de traîtres putatifs... À qui le tour ? Le tube de la trahison fera-t-il encore longtemps recette ? À moins, hypothèse plus vraisemblable et retournement dialectique, que ce ne soit J.-M. Brohm lui-même qui *trahisse sa propre histoire* lorsque, par exemple, il accepte de répondre et de figurer dans un supplément distribué gratuitement par le journal *l'Équipe* du 23 octobre 2010 et intitulé *101 propositions pour le football français*. Il est ici entouré de nombreux contributeurs et parmi les plus remarquables du staff politico-sportif de l'époque, les meilleurs *aficionados* du ballon rond : Daniel Bilalian, Pascal Boniface, Marie-George Buffet, Daniel Cohn-Bendit, Guy Drut, Jean-Claude Gaudin, Alain Minc, etc. Que du beau monde ! Certes, il n'a pas choisi cette *dream team*. Par contre, à aucun moment de son texte, J.-M. Brohm – très modéré dans son propos – ne remet en cause le football (il s'agit, il est vrai, de « propositions pour le football français »). Comme il tient d'ailleurs à le préciser en conclusion de son papier : « il s'agirait enfin de ne plus instrumentaliser le football comme diversion sociale ou opium du

peuple. Mais cela est une autre histoire... » (p. 121) À l'évidence, ce n'est plus du tout son histoire.

Alors *Quel Sport ?* Au choix : tombeau de la critique... ? Ou épitaphe sur le tombeau de la critique... ?

Poursuivant ses attaques *ad hominem*, J.-M. Brohm, dissimulé cette fois derrière pas moins de cinq pseudonymes de faux étudiants canadiens (pourquoi le Canada ? y a-t-il quelques attaches ? peut-être sentimentales ?), se lâchait dans un article fielleux et venimeux, amer et plein d'aigreur (attention aux ulcères !) : « Mr. Perelman bouleverse l'architecture. Êre des stades ou air de déjà vu ? » (*Quel Sport ?*, n° 14/15, janvier 2011). Incapable de produire la moindre critique sur le thème et le contenu de mon livre, J.-M. Brohm délivrait des « notes de lecture [qui] ont pour seul objectif de rappeler quelques faits concernant l'évolution de la critique du sport en France » (p. 115). Autrement dit, cet article n'avait rien à voir avec le livre en question ni avec le titre de l'article !<sup>21</sup>... J.-M. Brohm reprenait sa rengaine, sa ritournelle, sinon son radotage sur « la contestation dissociée d'une pratique militante effective » dont je serais à l'évidence le bon mauvais exemple. On peut, à notre tour et à cet endroit, se poser la question du militantisme chez J.-M. Brohm dont il nous rebat tant les oreilles à nous rendre sourd. À part éditer une revue que personne ne lit, s'agiter – et encore –

21. Avant de devenir un néo-thuriféraire du football, R. Redeker avait écrit un article élogieux sur ce livre ([http://www.redeker.fr/crbst\\_102.html](http://www.redeker.fr/crbst_102.html)) ; R. Maggiori également sur deux pleines pages dans *Libération* en juin 2010 ([http://marcperelman.com/ouvrages/ouvrage.php?id\\_ouvrage=10](http://marcperelman.com/ouvrages/ouvrage.php?id_ouvrage=10)). Ce qui fut d'ailleurs pour moi un honneur que d'avoir suscité l'intérêt d'un vrai proche de Vladimir Jankélévitch – il fut l'un de ses étudiants à la Sorbonne – et dont la pensée est présente tout au long de mon ouvrage ; Christian Ruby a, sur le site *Nonfiction*, rédigé un article favo-

nable à mon ouvrage ([http://www.nonfiction.fr/article-4178-la\\_formation\\_des\\_masses\\_durant\\_lere\\_des\\_stades.htm](http://www.nonfiction.fr/article-4178-la_formation_des_masses_durant_lere_des_stades.htm)) ; tout comme Jean-Pierre Garnier dans la revue *Espaces et sociétés* (« Paysage et environnement », n° 146, (<http://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2011-3-page-169.htm>) ; la revue *Urbanisme* sous la plume de Jean-Pierre Augustin a consacré un article, lui aussi, plutôt élogieux : [http://www.urbanisme.fr/issue/report.php?code=393&code\\_menu=EDITO#article1025](http://www.urbanisme.fr/issue/report.php?code=393&code_menu=EDITO#article1025)

comme un beau diable dans des lieux souvent vides, actionner avec une régularité de métronome le système caduc des pétitions aux effets nuls, quelle est au fait sa propre « pratique militante effective » ? Par ailleurs, si J.-M. Brohm et F. Ollier, comme quelques autres et moi-même, avons participé à la campagne du boycott des JO de Pékin en 2008 – le premier en jouant les conspirateurs comme un adolescent at-tardé et le second en s’agitant dans tous les sens pour passer avec succès son initiation militante (sa propédeutique), tout en sabordant délibérément la structure collective du COBOP –, le vrai centre de la lutte contre les JO de Pékin ne fut pas *Quel Sport ?* – loin s’en faut. « Pratique militante effective » qui ressemble plus à une crispation sectus-culaire, à un repli identitaire définitive, à une fermeture à double-tour et ce vis-à-vis de la moindre critique qui la bousculerait un tant soit peu.

*Quel Sport ?* et ses deux preux « militants » n’ont pas non plus bougé contre le Mondial de football d’Afrique du sud de 2010 d’emblée écrasés devant la tâche. Et cette revue n’a pris la mesure de la candidature d’Annecy au JO d’hiver de 2018 que très tardivement. Elle a été inexistante dans la bataille contre le projet d’extension de Roland-Garros voulu par B. Delanoë puis A. Hidalgo et la Fédération Française de Tennis aux dépens du jardin des serres d’Auteuil ; elle a été inexistante contre la Coupe du monde de football au Brésil (absente aux différents rassemblements et rencontres militantes) ; leur pétition lancée à l’occasion de la candidature de Paris pour les JO de

2024 n’a même pas réussi à réunir, au bout d’une année et demie de mise en ligne, 2 000 signatures malgré de nombreuses tribunes complaisamment accueillies par *Libération* qui, au moment des JO, s’est révélée par le truchement des éditoriaux exaltés d’Alexandra Schwartzbrod un soutien actif aux JO de Paris 2024. Le militantisme digital de nos deux canonnières, sans plus aucune confrontation avec le réel, maintient *Quel Sport ?* dans un état de forclusion avancée le laissant sans la moindre initiative pour débattre publiquement de ses propres thèses.

14. — Le collectif « Non aux JO 2024 à Paris » auquel j’ai participé pendant une année, recueillait de son côté 35 000 signatures (ce qui ne fut pas spécialement glorieux), organisait deux rassemblements d’une centaine de personnes (Place du Châtelet et à Bercy) et déployait une banderole contre les JO pendant les Journées olympiques des 23 et 24 juin 2017, du côté du pont Alexandre III... « Pratique militante effective », affirmait Brohm / Ollier sur un ton sérieux et presque grave... Qu’ont-ils donc fait, eux, contre les Coupes du monde de football de la Russie en 2018 et du Qatar en 2022 ? Qu’ont-ils donc organisé contre les JO de Paris 2024, contre l’organisation par la France de cette funeste distraction mondiale ? Poser la question, c’est y répondre<sup>22</sup>. La parution de mon livre *2024, les Jeux olympiques n’ont pas eu lieu* n’incita pas au débat. Pendant les quatre années de sa commercialisation (2021-2024), je ne fus

---

22. Un (petit) numéro de *Quel Sport ?* est paru après les JO de Paris 2024 rassemblant une sélection partielle des diverses pétitions et appels lancés au cours des dernières années. Seul un ouvrage intitulé *L’empire olympique. Une mystification politique* écrit par Christian GODIN aux éditions QS ? a rappelé la vraie nature de l’Olympisme... avec toutefois quelques erreurs historiques. Dont celle-ci : l’auteur soutient qu’en 1936 « le gouvernement du Front populaire décida de boycotter les Jeux de Berlin et d’organiser

des Olympiades alternatives » (p. 63). Ce qui est faux. Il y eut bien une délégation française aux JO de Berlin 36. Une délégation française se rendit également aux dites Olympiades populaires de Barcelone, et ces deux délégations furent soutenues financièrement par le Gouvernement de Léon Blum. Sur ce sujet, lire l’ouvrage de J.-M. Brohm : *1936, les Jeux olympiques à Berlin* (Complexe, 1983, rééd. André Versailles, 2008).

pas invité une seule fois en librairie et pas davantage à la radio ou à la télévision (la chaîne allemande ZDF m'interviewa longuement dans le cadre de la bibliothèque de l'Université de Nanterre – La Contemporaine, mais décida de ne pas diffuser l'entretien ; la chaîne hollandaise NPO réalisée et diffusa une longue interview). Mon ouvrage, édité avec courage, par les Éditions du Détour, dépassa à peine les 700 exemplaires vendus. La réussite des JO de Paris 2024, sans aucune contestation, marque la fin historique de la critique du sport.

Quant à ma supposée « carrière universitaire »<sup>23</sup>, je voudrais d'abord rappeler ceci. La propre carrière de J.-M. Brohm a été possible pour lui – certes avec de très grandes difficultés – grâce à la reconnaissance par l'Université (en Sorbonne) de sa thèse intitulée *Sociologie politique du sport* (thèse soutenue en 1977, publiée dès décembre 1976). Je précise que s'il est tout à fait normal que J.-M. Brohm ait obtenu un poste à l'Université, il doit se rappeler qu'il le doit à la critique du sport dont il fut sans aucun doute le principal protagoniste. Pour ma part, je n'ai jamais mis en avant la critique du sport pour me qualifier et concourir sur des postes au sein de l'Université française.

À dire vrai, J.-M. Brohm comme F. Ollier ne sont aujourd'hui militants d'aucune organisation politique, syndicale ou associative, et pour le premier d'entre eux depuis belle lurette. J.-M. Brohm a quitté la Ligue communiste en septembre 1972 (il y avait adhéré en janvier 1969), après avoir été

suspendu de l'Organisation communiste internationaliste de Pierre Lambert quelques années auparavant (l'OCI avait été fondée en 1965 à partir du groupe Lambert). Recruté par Boris Fraenkel, l'un des fondateurs de l'OCI, dont J.-M. Brohm avait été très proche aux débuts des années 60 (B. Frankel, qui s'était rapproché du groupe Lambert dès 1958, est lui-même exclu de l'OCI en juillet 1967), J.-M. Brohm a donc été membre de l'OCI jusqu'en 1968 (d'abord suspendu, il démissionnera par la suite) avec pour pseudonyme Johannès, sans doute en référence au prénom du compositeur-musicien-interprète Brahms pour lequel il a toujours eu une grande admiration (moi aussi). De son court passage à l'OCI – organisation caractérisée par Henri Weber (un ancien dirigeant trotskyste de la Ligue communiste devenu sénateur socialiste, décédé en 2020) comme l'« extrême-droite de l'extrême-gauche » – J.-M. Brohm en a conservé quelques séquelles dont a pu profiter son entourage : ton souvent véhément jusqu'à la violence verbale frisant parfois l'hystérie, paranoïa acritique, propos diffamatoires, coups tordus, nombreuses manœuvres et beaucoup de mensonges ; il adore monter les gens les uns contre les autres... J.-M. Brohm s'est retiré de toute responsabilité au sein du syndicalisme enseignant depuis près de cinquante ans, après avoir été l'un des deux responsables avec Jacques Personne, au sein de la Commission administrative (CA) de l'ex-FEN (Fédération de l'Éducation Nationale, dissoute en 2000), de la Tendance du Manifeste (1963). Il a, depuis quelques années, bien

---

23. J.-M. Brohm fut membre des jurys lors des soutenances de mon mémoire d'architecture et de ma thèse de doctorat. Le premier jury s'est tenu le 2 juillet 1979, en vue de l'obtention de mon diplôme d'architecte ; le second le 16 juin 1992, pour celui de ma thèse universitaire de 3<sup>e</sup> cycle. Comment a-t-il pu participer à ces jurys en ayant face à lui le quasi monstre qu'il décrit ? Lui-même m'a demandé de participer à deux soutenances de jurys de thèse dont

il était le directeur, le premier pour la soutenance de la thèse de Nicolas Oblin en 2004 et le second pour celle de Yaya Koné le 2 décembre 2009 (ce fut d'ailleurs ce jour-là notre dernière rencontre). Là encore, comment J.-M. Brohm a-t-il pu me proposer de participer à tous ces jurys alors qu'il me considérait déjà à cette époque comme le pire des traîtres ?

saisi le sens d'une « pratique militante effective », pour reprendre son expression favorite, en votant Nicolas Sarkozy aux deux tours des élections présidentielles de 2007 et en le faisant savoir à son entourage... Quant à F. Ollier, il a assumé la charge écrasante de multiples directions de publication de revues fantômes qui n'ont comme poids épistémologique que celui du papier utilisé. Des revues qui existent certes par lui mais surtout *pour* lui et qui n'ont jamais eu aucune véritable existence publique... des revues qui se succèdent en effaçant la précédente (par exemple *Quel sport ?* pour effacer *Quel corps ?*). F. Ollier est à l'initiative, si l'on peut dire, de multiples pétitions et d'appels au boycott de grandes compétitions internationales (Jeux olympiques, Coupes d'Europe et du monde de football...), dont l'écho suscité est équivalent au vide de son propre rôle. Plus puissants que les missiles iraniens, faites désormais attention aux « missiles théoriques » venus du fin fond de l'Ardèche (le village d'Albousière où se situent le siège de la revue *Quel Sport ?* et des éditions QS?, donc la base de départ des missiles anti-sports). Attention, ça va pleuvoir dru...

Reste qu'à chaque fois, c'est l'échec le plus patent de toutes les initiatives de notre canonier en chef. À croire que l'échec politique s'est inscrit dans une politique de l'échec chez ce « militant », et comme quasiment incarné par lui. Bref, au lieu de se gargariser à tout moment du terme de « militant », nos deux puissants artilleurs feraient beaucoup mieux de prendre un peu de recul et apprécier ainsi la mesure du pourquoi ils ne parviennent même plus à militer dans quelque structure que ce soit et pourquoi les revues qu'ils animent n'intéressent – par pure compassion – qu'à peine quelques dizaines d'individus. Pourquoi sont-ils à ce point rejetés de partout, voire fuis ? De quoi et de qui, en fin de compte, nous parlent Brohm et Ollier sinon de militantisme et de militants purement

imaginaires ? Ce qu'ils *sont*. Des militants *littéralement* imaginaires. À l'évidence prisonniers, et en particulier J.-M. Brohm, des souvenirs d'un militantisme restés sans doute vifs dans sa mémoire et rattachés à un passé désormais révolu, il ne peut s'en échapper que par la fuite dans cette rage et cette détestation à mon égard et à l'égard de tant d'autres qui le maintiennent dans une incompréhension de l'origine de son propre échec politique et militant. Et pour le coup, ce terme d'« échec » leur (Brohm/Ollier) va à ravir. Une dernière preuve parmi tant d'autres de leur dérive et d'un état général d'effondrement sinon de pourrissement : une liste de noms déroulée par ordre alphabétique, en 2<sup>e</sup> de couverture du numéro 14/15 de la revue *Quel Sport ?*, qui s'inscrit dans la pire tradition de la violence politique (la diffamation, le lynchage, la mise au pilori...). Je fais ainsi partie avec, entre autres, Miguel Benasayag de « *l'équipe réserve de l'Entente sportive* » (*sic*). Nos deux munitionnaires atteignent ici un degré de déliquescence éthique élevé et de sclérose ou de sénescence intellectuelle étendue qui s'appuient sur une revue pour, *in fine*, exhaler une haine fétide sous la forme d'un désir de vengeance tenace à l'encontre de tant de monde. On évitera d'oser imaginer ce que ces deux tristes, inquiétants et funestes personnages seraient à même de faire dans une période politique plus difficile...

15. — Le plus préoccupant est sans aucun doute l'acharnement vengeur de J.-M. Brohm à mon égard. Pourquoi cette montée subite d'animosité voire d'une franche haine et en des termes si violents alors qu'il n'était pas mêlé à mon différend avec F. Ollier ? Pourquoi une telle volte-face dans le déferlement d'injures, de mensonge et de diffamation qui indiquent un profond ressentiment en si peu de temps (selon Max Scheler, le ressentiment est un « auto-em-

poisonnement psychologique »...) ? Comment, désormais, *a posteriori*, peut-il exprimer une telle détestation à mon égard alors que nous avons travaillé de nombreuses années ensemble ? Pourquoi tous ces rappels à ma propre histoire, à mon propre parcours – calamiteux selon lui – et son insistance à expliquer et démontrer que, depuis les années 70, je n’aurai été en fin de compte – et j’en passe – qu’un « traître », un « imposteur », un « plagiaire », un « faussaire » ?... La question que l’on peut se poser à son endroit est alors la suivante. Comment J.-M. Brohm a-t-il pu, lui, endurer – et cela a dû lui être très pénible – une telle schizophrénie ? Partager des projets et des actions militantes pendant tant d’années, depuis exactement les années 1971-1972, – puisque nous avons été membres de la même cellule de la Ligue communiste au Lycée Condorcet à Paris – et ce jusqu’en 1980, puis de 1986 à 2009, soit pendant presque 30 ans (ah ! les amis de 30 ans...), en sachant que j’étais, selon ses dires, et j’ajoute ici les derniers qualificatifs, un « renégat », un « charlatan », un « tricheur », un « phraseur », un « déserteur », un « fossoyeur » ?...

Je voudrais, pour finir, souligner qu’à partir de 1986, j’ai accueilli nombre de ses articles, préfaces et livres aux Éditions de la Passion fondées avec un ami et dont j’avais la charge de la gérance jusqu’en 2004<sup>24</sup>. Lui-même m’avait associé à certains de ses projets, par exemple dans le cadre de la revue *Prétentaine* par le biais de la publication

24. J’ai publié en tant qu’éditeur plusieurs textes et des livres de J.-M. Brohm comme préfacier et auteur. Dans l’ordre chronologique des parutions : *Quel corps ?* (1986) ; *La Dialectique du concret* de Karel Kosik (1988) ; *Critique de la modernité sportive*, *Quel corps ?* (1995) ; *Le Football, une peste émotionnelle*, avec moi (1998) ; *Contre Althusser*, Collectif (1999) ; *Le Jeune Marx* de G. Lukács (2002) ; *Les Principes de la dialectique* (2003). Sans parler de très nombreux articles écrits ensemble dans la presse (*Le Monde*, *Le Monde Diplomatique*, *Marianne*, *Libération*, *Le Figaro*...).

d’articles, une revue dont j’avais été, à sa demande, membre du comité de lecture en 2009 (mon nom a vite disparu...). Plus lointainement, il m’avait associé à la direction de la série « *Quel corps ?* », une collection créée à son initiative chez l’éditeur Christian Bourgois en 1979, sans parler de l’ouvrage *Quel corps ?* paru chez François Maspero en 1977. Enfin, nous avons publié ensemble une nouvelle version d’une brochure parue aux Éditions de la Passion, intitulée *Le Football, une peste émotionnelle*, qui reparaitra (augmentée) chez « Folio » en 2006 et qui fut un succès d’édition (plus de 10.000 exemplaires vendus). Alors ?

Hypocrisie ? Escobarderie ? Aigreur ? Malfaisance ?

Sans doute tout cela à la fois.

Je laisse maintenant le lecteur seul juge.

(Le 17 avril 2026)



Je tiens aussi à préciser que, contrairement aux dires ou plutôt au délire de J.-M. Brohm, Les Éditions de la Passion dont j’ai été l’un des deux fondateurs (avec Jean-Pierre Miniou), n’ont pas été, comme il le prétend avec ressentiment, « liquidées » par moi. J’en ai simplement vendu le fond en avril 2004 aux éditions Verdier. Ce qui permet à tous les ouvrages des Éditions de la Passion, encore disponibles et jusqu’à épuisement du stock, de continuer à être distribués par la Sodis (Gallimard) et donc à être disponibles en librairies ou au moins à être commandés par celles-ci.